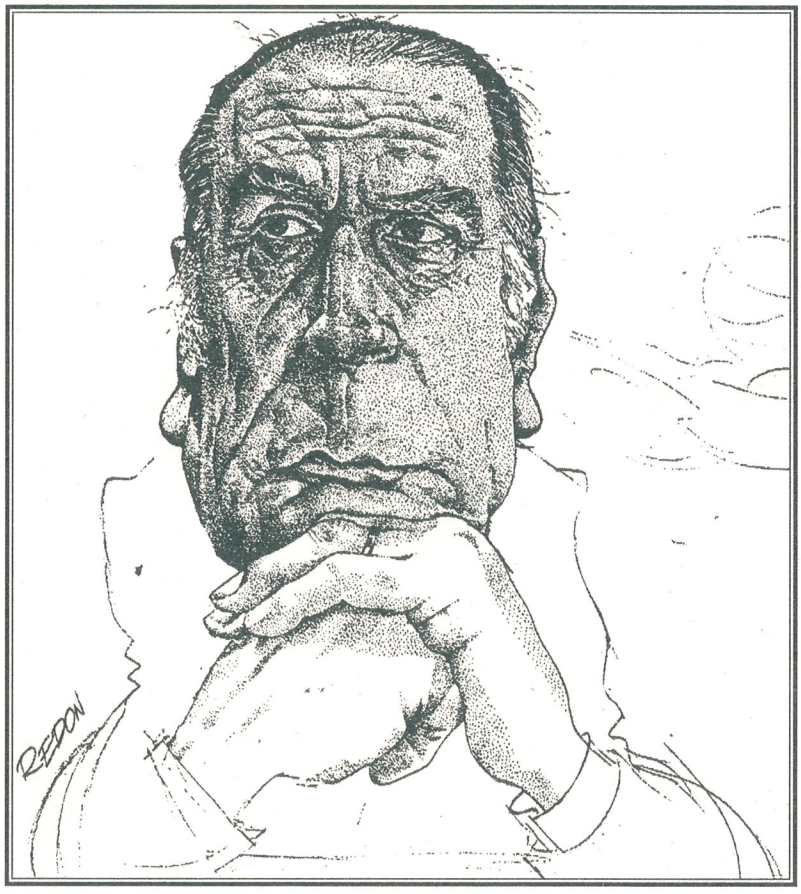
LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



SALUT L'ARTISTE

N° 85

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

10 janvier 1996. Prix au numéro 27 francs

- Racisme antifrançais : d'autres scandales
- Comique : ce que « pensent » les jeunes socialistes
- Stratégie : le Soudan
- Grigneux découvre Dem
- Une lettre de Bretagne
- Le « Nouvel Obs » à Toulon : enquête au scanner
- Et ADG qui continue de se ronger.

Lettres de chez nous

A JEAN...
Nous apprenons le rappel à Dieu de la maman de notre ami Jean Silve de Ventavon.
Cette adorable vieille dame était d'une élégance rare, d'une discrétion parfaite, d'un dévouement admirable. Elle a été, dans la souffrance des derniers jours, d'un héroïsme magnifique et elle est morte doucement en demandant pardon à son fils, qu'elle n'avait jamais quitté, de cette première défection.
Nous partageons la peine immense de Jean parce qu'il est un ami profondément aimé .
Et parce que nous savons que, face à la mort d'une mère, un homme redevient un petit enfant, nous l'embrassons avec une grande tendresse et une tristesse que seule la certitude de la vie eternelle peut tempérer.

Le Libre Journal

RECONFORT

J'ai été consterné en apprenant le vol de votre fichier. J'ai reçu pendant les grèves quelques numéros du "Quotidien de Paris" mais n'ai malheureusement pas gardé les étiquettes d'envoi. Je fais ce jour une lettre à monsieur Miguet, directeur du "Quotidien de Paris" qui est responsable de son journal. On ne dénonce pas les magouilles de certains si l'on se livre soi-même à ce genre de malhonnêteté. Ci-joint le renouvellement de mon abonnement ainsi que la valeur de deux autres que vous utiliserez à votre gré. Je prie pour vous chaque jour et vous remercie pour le réconfort que vous nous apportez par votre courage et votre "Libre Journal". Que 1996 soit pour vous et ceux que vous aimez une meilleure année.

R. C. (Montreuil)

JE N'ATTENDS PAS

L'éditorial du n° 84 m'apprenant vos difficultés de trésorerie dues aux grèves, je n'attends pas la fin de mon abonnement pour le renouveler.J'ai bien reçu en décembre 1995 quelques exemplaires du "Quotidien de Paris" Si les renseignements me concernant se sont faufilés hors de votre fichier, je vous rassure : cela ne m'importe pas, car leur lecture n'apprendra rien de plus sur mes opinions qui ne soit connu, en particulier du fait de mes fonctions de secrétaire de l'association France-Valeurs du général Delaunay. Je profite de cette occasion pour souhaiter Bonne Année à toute l'équipe du "Libre Journal"

P. V. (Saint Gratien

PAR "PRESENT"

J'apprends par Présent", auquel je suis aussi abonnée, que votre fichier avait été volé. J'ai reçu effectivement à titre gratuit quelques exemplaires du "Quotidien de Paris". Après lecture rapide, je ne les ai pas conservés mais j'ai retrouvé une des étiquettes utilisées pour ces envois. Je vous l'adresse.
Mon abonnement au "Libre Journal" expire avec le n° 89. Toutefois, je profite de cette correspondance pour me réabonner par anticipation pour un an.
Meilleurs voeux et bon courage.

A. L. (Chamblay-lès-Tours)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur : Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Principaux associés : Beketch, Fournier
- Commission paritaire : 74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil 3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication : D. de Beketch

ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Salut l'artiste !

Juge-t-on un homme à l'aune de ses ennemis ou de ses amis ?
La question se pose, obsédante, devant les réactions à la mort de François Mitterrand.
Convient-il de se ranger au côté des socialistes corrompus, des histrions invertis, des intellectuels de brasserie chic, des maquereaux de la mémoire, pour pleurer en chœur devant le mur des lamentations la perte du « big boss », du « parrain », du distributeur de bonnes planques et de combines juteuses ?
Vaut-il mieux, à l'exemple des génocideurs islamistes de Yougoslavie et des tapettes kagébistes du mouvement Vert allemand, cracher sur le cadavre encore chaud ?
Ou bien, comme des millions de Français (ceux qu'en tout cas la télé nous montre), passerons-nous par pertes et profits deux septennats de magouilles, de gabegies, de tricheries et de mensonges pour panthéoniser le vieux filou ?
Ensevelirons-nous sous la cendre de l'oubli les nouveaux pauvres, le chômage, les faillites, la fiscalité écrasante, le totalitarisme administratif, la loi Gayssot, le sang contaminé, la toxicomanie galopante, l'immigration déferlante, les communistes installés au gouvernement, les gangsters faits ministres (et les ministres devenus gangsters), les Tapie, Boucheron, Max Théret, Pelat, Traboulsi et compagnie, le « Carrefour du développement », les gendarmes sacrifiés à Ouvéa, les tueurs d'Action directe remis en liberté, les écoutes de l'Elysée... ?
Aurons-nous à ce point, comme disait le Maréchal du temps que le défunt portait sa francisque, « la mémoire courte » ?
Certainement pas.
Pour autant, on ne nous empêchera pas de dire que le vieux avait du panache, du culot, de la morgue et une formidable réserve de mépris pour la valetaille qui l'entourait.
On ne nous fera pas oublier le fameux « Non ! Non ! Non et non ! » qui sonne encore à de certaines oreilles, ni l'arrogance avec laquelle il parlait de Dieu à ce monde impie et maçonnisé.
En somme, on ne nous enlèvera pas de l'idée que le seul drame de cet homme est de s'être trompé.
S'il avait écrit des livres plutôt que de gribouiller l'Histoire, nous saluerions aujourd'hui un écrivain de droite.au lieu de voir partir un politicien de gauche.

Nouvelles d

LE CLOWN EST MORT APRES QUA

Tant pis pour les convenances : l'homme qui vient de disparaître était le plus grand farceur que la terre ait porté depuis longtemps.

La chose, si l'on veut bien s'y arrêter un instant, est évidente et symbolisée, d'une façon tellement criante que personne n'a osé la remarquer, par ce simple fait : Shimon Perez, premier ministre israélien, est le seul homme politique au monde (France comprise) qui ait été autorisé à assister aux obsèques privées de Mitterrand, dernier voyage à l'issue duquel il retrouvera son ami René Bousquet, chef de la police de Vichy.

C'est à croire que toute l'action politique de Mitterrand, depuis l'entrée de clown du Panthéon où il faisait sortir des roses de sa manche derrière les piliers du temple, jusqu'à cet invité paradoxal dans le cimetière de Jarnac, en passant par le tour de prestidigitation du cancer annoncé à la veille du referendum, semble avoir été placée sous le signe du "private joke", comme disent les Anglais.

Regardez sa tenue favorite : ce grand manteau noir et ce chapeau à large bord. Ne dirait-on pas, vraiment, une de ces "silhouettes" que les grands clowns aiment à imposer et dont la simplicité austère est proportionnelle au talent du comique ?

Au fond, lorsque l'on regarde le visage impassible du "sphinx", ne retrouve-t-on pas l'ineffable Buster Keaton ?

De même, le choix des ministres ne paraît-il pas avoir été décidé à la lecture de l'Almanach Vermot ? Qui peut croire que c'est par hasard que ce fou des mots qu'était Mitterrand a placé Cresson à l'Agriculture, Le Pensec à la Mer, Lorrain aux Anciens Combattants, Lalumière à la Fonction publique (EDF), Rausch à l'extérieur ?

Comme pour montrer tout le dérisoire de ce jeu ministériel où l'on peut mettre n'importe qui n'importe où (y compris Nallet, trésorier du PS à la Justice).

Et les choses sont allées ainsi pendant quatorze ans, comme au cirque.

Roulements de tambour et de tonnerre à la Bastille, illumination de la piste. Monsieur Déloyal annonce : "La France passe de l'ombre à la lumière".

Et le spectacle commence.

Scène d'entrée : le matraquage en règle devant une centrale nucléaire des militants écolos dont le candidat vient de se désister en faveur de Mitterrand.

Puis, les sidérurgistes lorrains qui, inquiets pour leur emploi, avaient conduit les cortèges de l'opposition à Giscard, sont transformés en Schtroumpfs. Le peuple applaudit, reconnaissant dans cette métamorphose le souci constant de la gauche pour la défense de la dignité des travailleurs.

Le prestidigitateur entre alors en piste pour un formidable numéro d'illusion qui, au Salon du Bourget, fait disparaître les missiles des avions de chasse vendus par la France.

Puis, c'est la grande parade. A Bujumbura, capitale d'un des pays les plus déshérités du tiers-monde, le sommet, baptisé par dérision "du développement", sera un sommet de rigolade.

On distribue aux Nègres des baudruches qui exploseront, libérant des pièces d'or que les organisateurs du spectacle confisqueront aussitôt sous les rires et les applaudissements.

Un des effets comiques favoris de Mitterrand aura été l'antiphrase. Vieille entrée de clown qui consiste à dire "je m'en vais par la gauche" quand on arrive par la droite.

Ainsi, le coup de l'antiphrase devint-il un des gags répétitifs les plus courus des deux septennats. Exemples, les discours formidablement hilarants sur "l'indépendance de la justice", "la séparation des pouvoirs", "le respect des pauvres", "l'argent qui corrompt", "le progrès social", "intégration et culture", "morale et politique". On en oublie.

Au passage, rappelons

GAG

Un des gags les plus récurrents auxquels aura donné lieu la mort de Mitterrand porte sur les "révélations". A lire la presse, entre deux encensements, tout a été révélé par tout le monde. "L'Evénement du jeudi" aurait révélé "le passé vichyste", "Le Monde" aurait révélé "la vérité sur la maladie", "Match" aurait révélé "la fille naturelle" etc. La vérité, c'est que ces gens-là n'ont rien révélé qui ne fût paru dix ans plus tôt dans "Minute".

GAG BIS

A écouter les gens qui racontent aujourd'hui dans la presse, à la radio ou à la télé leur "déjeuner en tête à tête avec Mitterrand", on comprend qu'il ait été en mauvaise santé : il devait faire au moins six repas par jour.

A GAUCHE...

"Mitterrand étudiant. Sur la photo, il est à gauche." C'est la légende d'un vieux cliché publié par "Libé" ; détail : cette photo a été prise au cours d'une manifestation estudiantine organisée contre l'ouverture de l'université aux étrangers. Les banderoles indiquaient "Dehors les métèques !"
Mais "Libé" ne le dit pas.

LE PASSE

Cette photo fut retrouvée dans la presse des années 30 par Vincent Acker, alors chef des informations de "Minute". Elle fut publiée en 1985 dans le cadre d'une série d'enquêtes sur le passé de Mitterrand qui révélait pour la première fois l'engagement à l'extrême

u Marigot

TORZE ANS DE FARCE TRANQUILLE

un des sketches les plus réussis mais qui relevait moins du cirque que du cabaret : "plans sociaux et défense des acquis sociaux", suivi aussitôt du fameux numéro sur les "nouveaux pauvres" et du célébrissime "Je m'y engage, nous ne franchirons pas la barre des deux millions de chômeurs", éblouissant monologue dit par Mauroy sur un texte de Mitterrand.

A propos des SDF (samedis, dimanches et fêtes, sur les horaires de la SNCF), on n'a pas oublié le gag sémantique consistant à leur dédier la dalle du Trocadéro. Ce "Que dalle !" était bien dans la manière de l'éblouissant jongleur de mots que fut Mitterrand.

La mode s'installa rapidement.

On vit ainsi les publicitaires s'essayer à ce sympathique mélange de calembours et de cynisme avec, par exemple, le slogan fameux "mettre de l'argent à gauche, c'est adroit" qui fleurit sous le septennat le plus corrompu de l'Histoire.

Certains proches du président, sans doute pour le dérider, poussèrent même le sens du gag trop loin en imitant Zavatta dans son (très mauvais) numéro d'adieu. Mais, voulant surpasser le maître, un des élèves gâcha le gag : il se tira deux balles dans la tête, ce qui, même pour quelqu'un de totalement désespéré, est au moins une de trop.

Pendant ce temps, les architectes présidentiels s'attachaient à transformer Paris en jardin d'enfants gâteux. Un cube à la Défense, une pyramide au Louvre, une sphère à La Villette, des bâtons à la Grande Bibliothèque, ça tournait au jeu de construction.

Les derniers développements de la technique imposant le code barres, le vieil enfant en fit ériger un géant par Buren au Palais Royal.

Du coup, toutes les élites se mirent de la partie.

Ce fut à celui qui ferait le plus rire : on vit des médecins inoculer le Sida à leurs malades hémophiles, pendant que d'autres médicastres relisaient ludiquement le serment Hippocrate rebaptisé guerre des cliniques. Des magistrats emportèrent à la maison les objets placés sous scellés dans leur tribunaux, les journalistes laissèrent tomber le verre de whisky au profit du pot-de-vin.

A ce stade du spectacle, le grand farceur lança ce qui devait en rester pour longtemps l'insurpassable clou : l'irruption, sur la piste, de Tapie habillé en ministre.

Ce fut un déchaînement de rires.

Le reste parut presque fade. L'apparition sous les sunlights d'une fille naturelle baptisée Mazarine, même agrémentée des meilleurs ingrédients du vaudeville classique : double ménage, appartement secret, chassé-croisé d'épouse et de maîtresse , des autres enfants, de journalistes, de gendarmes, d' agents secrets, d' amis personnels, et sans doute des ânes de Latché.ne souleva que des sourires entendus

Il fallait trouver plus fort.

Ce fut le coup du septennat : le bétonneur Bouygues se voyant confier la première chaîne au nom du "mieux disant culturel".

Là, tout le monde en convint, il était impossible de faire mieux. Jamais président ne serait si populaire. On pouvait reprendre confiance et entonner en chœur les vieux slogans "Pain, Paix et Liberté", y ajouter les Jeux de vingt heures où les questions sur l'affaire Péchiney, les délits d'initiés, le trou de l'Opéra-Bastille, les matchs de foot truqués et autres sujets du même métal seraient prohibées.

On croyait vraiment que personne, jamais, ne pourrait faire mieux et que Mitterrand avait atteint le sommet de son art.

Erreur. Il préparait un feu d'artifice final que même les plus optimistes n'avaient jamais osé rêver.

Il ne se présenta pas pour un troisième septennat et Chirac fut élu.

droite du futur président. A l'époque, aucun "confrère" ne reprit la moindre des informations pourtant sensationnelles exhumées par Acker.

PILLAGE

Ce n'est qu'après le refus de Mitterrand de se prosterner devant les boutiquiers de la mémoire que la presse et l'édition commencèrent à lever le voile et, pour cela, pillèrent littéralement l'enquête d'Acker, la collection de "Minute" et les trois numéros du "Crapouillot" qui, des années avant, avaient publié tout ce qui allait devenir des "révélations sur le passé de Mitterrand".

FEU VERT

A la relecture, chronologique, des faits, il est évident qu'une consigne de silence et de censure a été levée et que l'autorisation a été donnée de publier ce que tout le petit monde des initiés savait.

On constate que ce feu vert est intervenu quelques semaines après que Serge Klarsfeld, qui n'avait pas pu obtenir l'annulation du dépôt de gerbe à Pétain, eut annoncé qu'il avait les moyens de faire plier Mitterrand.

"REVELATION"

Mardi, les radios annonçaient la "révélation" par "Le Monde" que Mitterrand était en fait atteint d'un cancer depuis le début de son premier septennat. Révélation, tu parles !... Dès 1981, "Minute" avait donné tous les détails sur la maladie. Indiquant même qu'il s'agissait d'un cancer de la prostate et annonçant son évolution probable.

PIQUEURS

"Le Monde" n'avait publié, à l'époque, que la réaction de Mitterrand à ces articles : « "Minute m'enterre tous les jours ; ils finiront par avoir raison" ». Citation accompagnée d'un commentaire fielleux sur les "prétendues révélations de l'hebdomadaire d'extrême droite".
Non seulement ils sont nuls, mais en plus ils sont piqueurs.

PORTRAIT

On avait du mal, lundi soir, à garder son sérieux devant l'oraison funèbre prononcée par Chirac en se souvenant du portrait de l'intéressé tracé un jour par le défunt : "Velléitaire, vorace, vulgaire et voyou".

MOT DE LA FIN

On pensait aussi au mot que Léon Daudet prêta à Zola apprenant la mort de Victor Hugo : "Enfin !"

AVEU

Saisi au vol lors d'un "micro-trottoir" télévisé, cet hommage d'une Beurette : "Nous, on aime Mitterrand parce qu'il a fait plus pour les étrangers que pour les Français."
Ben voilà...

COSMOPOLITE

C'est l'Espagnol Placido Domingo qui était venu chanter l' "Hymne à la joie" au Panthéon pour l'entrée en fonction de Tonton ; c'est l'Américaine Barbara Hendrickx qui a chanté "Le Temps des cerises" pour son départ.

Autres Nouvelles

Racisme antifrançais : de Karim en Sylla

L'actualité de ces dernières semaines montre encore à quel point les Français sont persécutés dans leur propre pays.

Pas une journée qui n'apporte son lot de pillages, de meurtres, de viols, d'agressions.

Comme si cela ne suffisait pas, la presse se complaît dans l'incitation à la haine, l'appel au meurtre permanent contre ceux qui ont décidé, parfois au péril de leur vie, de défendre les Français et de lutter pour assurer un avenir meilleur à nos enfants.

Le 21 novembre, six jeunes Négresses se servent sur un plateau chez un commerçant d'articles de sport de Vitry-sur-Seine, d'ethnie caucasienne, cela va de soi. Après l'avoir aspergé avec une bombe lacrymogène, elles lui volent pour plusieurs milliers de francs de marchandise.

L'enquête, menée directement par la police au lycée Jean-Macé (l'habitude ?)permet d'arrêter les receleurs, deux autres mélanodermes

Le jeudi, tout ce petit monde est libéré.

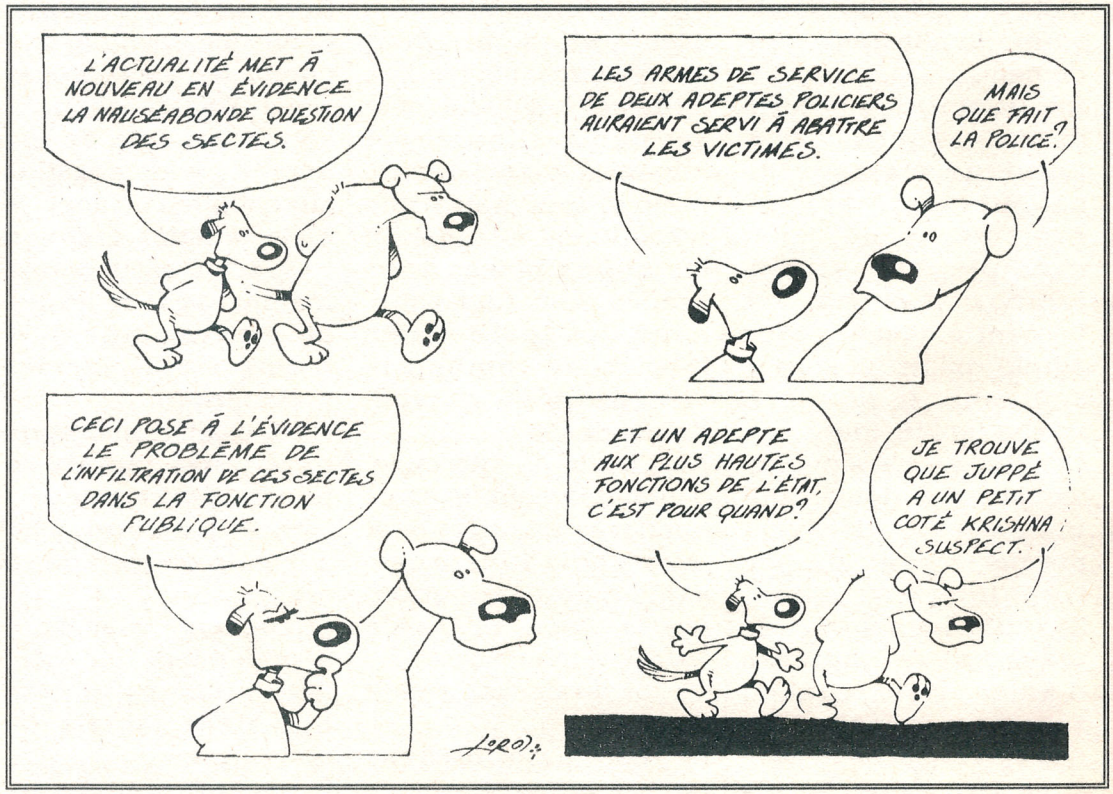
Le 23, un gang d'Epinay-sur-Seine, l'ancienne municipalité d'un Bonnemaison dont on ne se recommande pas, est démantelé par la police. Venue de la sinistre cité Salvador Allend, ils dépouillaient les automobilistes aux feux rouges (avec une préférence marquée pour les femmes...).

Le 28, un gang de vingt Turcs est interpellé à Metz dans une affaire de trafic de drogue.

Le 30 novembre, à Rennes, un concert de rap est le théâtre de violents incidents, alors que des casseurs sévissent à Paris, à Nantes et à Montpellier.

Le 2 décembre, un

Avis de chiens



ouvrier français est assassiné à Toulouse par Mohamed Rhamani, ancien cadre du gouvernement national-socialiste de Boumedienne replié sur Toulouse. Le père de famille, maçon dont les travaux génaient le dignitaire FLN. a été abattu froidement d'une balle de revolver

La "Dépêche du Midi" offrira à la victime un éloge funéraire plein de retenue: "Si seulement le mur était tombé plus tôt, la rue aurait été libre et rien ne serait arrivé ".

A Cannes, depuis quelques mois, des groupes de Maghrébins se livrent en toute impunité à des attaques racistes sur des jeunes filles qui ont le malheur d'afficher un profil aryen, notamment de petites Autrichiennes en séjour linguistique. Certaines se sont même retrouvées à l'hôpital. Il va de soi que les organisations prétendument antiracistes ne disent mot, donc consentent,.

Le 11 décembre a vu la mise en examen de deux immigrés qui ont agressé la famille d'un directeur de foyer Sonacotra et torturé à mort sa fille de 20 ans ; et l'inculpation de Hansa Chebabi, qui assassina Régis Schmidlin à la sortie d'un bar de Strasbourg. Trois jours plus tôt, un fleuriste parisien avait été sérieusement blessé à coups de battes de base-ball et de marteaux par une bande de "jeunes" qui ont saccagé son magasin.

Le 12, à Toulon, une employée municipale est attaquée, devant l'école du Jonquet, par quatre Maghrébins qui lui reprochent de "travailler pour la mairie raciste F.N" . Elle avait déjà été victime d'une agression de ce type au printemps.

Le 13, le SCHFEN rend public un rapport sur la violence en banlieue. Il dénombre pas moins de cent quarante trois gangs racistes non-européens, dont soixante et un en Région parisienne.

Soixante quinze sont liés à l'Islam, dont la sinistre secte Abdulaï, qualifiée d' "ouvertement raciste, connue des services de police pour des faits délictueux, voire criminels, se livrant à des vols, agressions, vols, viols et trafics dirigés contre les Blancs".

Cette secte, dont 87 % des membres sont connus des services de police, est représentée par l'ignoble groupe rapciste Ministère Amer, qui chante avec la bénédiction de la LICRA, du MRAP et de Martine Aubry, pour le plus grand bénéfice financier de sieur François Grandchamp PDG de la société Musidisc,

Petit à petit, nos banlieues ressemblent à l'Amérique.

Non seulement le pouvoir ne fait rien, mais , par le biais de "l'aide à la culture" il subventionne les rapeurs nègres qui appellent aux crimes racistes, montrant où sont ses préférences...

Comme pour confirmer ce rapport, une mère de famille de 35 ans, habitante des Mureaux, va vivre un véritable calvaire. Le terrorisme arabe l'avait déjà frappée dans son âme, aux Galerie Lafayette, lors de l'attentat du 7 décembre 1985. Dix ans plus tard, presque jour pour jour, elle allait être frappée par les mêmes Arabes, cette fois dans sa chair. Sortait de l'hôpital où l'on traite les troubles dus à l'attentat, elle croise un Nègre et deux Arabes. Entraînée dans un garage, elle est battue et violée. Elle veut porter plainte. Une inspectrice la reçoit, l'aide, la réconforte.. Le lendemain, on la force à rettirer sa plainte et la fonctionnaire qui l'a reçue est mutée.

Pour finir, ses tortionnaires qui lui ont volé ses papiers la menacent à domicile de représailles sur son fils de 12 ans.

Ni la LICRA, ni le MRAP, ne se sont intéressés à l'affaire, au contraire de l'AGRIF...

– Le 18 décembre, Nadira Bitach, cette Beurette de Romainville qui brûla vive une jeune fille de 16 ans par haine religieuse (sa victime était catholique), n'a été condamnée qu'à 12 ans de prison.

Les lecteurs du "Libre Journal" étant des adultes responsables (sinon, ils liraient "Le Nouvel Obs" ou, pire, "Var Matin"), ils savent très bien les conclusions à tirer de tels événements. Pour ceux qui l'ignoreraient encore, l'AGRIF est domiciliée au 70 boulevard Saint-Germain, 75005 Paris ; l'adhésion est de 50 francs par an et le téléphone est le 40 46 96 31.

Henri de FERSAN

SUCCESSION

Quand Juppé sera complètement usé, Chirac aurait décidé de confier Matignon à Toubon. C'est la rumeur méchante que fait circuler Giscard. A ce train, le dernier premier ministre du septennat sera Garcimore.

AMUSANT

On n'a pas fini d'en apprendre, semble-t-il, avec le scandale autour de l'ARC, association de financement de la lutte contre le cancer dont plus de 70 % des revenus servent à payer les salaires des permanents, la publicité et bien d'autres choses.
Là encore, il y a dix ans que "Minute" avait tout mis au grand jour, mais personne n'avait bronché.

FRANC MAC

L'explication est simple : le boss de l'ARC, Crozemarie, faux professeur, est un grand ponte de la franc-maçonnerie. Il bénéficiait depuis des années de la protection de ses frères dans la presse, la police, la magistrature et la politique.
Apparemment, il a dû oublier un virement.

RICHISSIME

Du coup, les "affaires" sortent. On découvre que ce petit homme rondouillard, qui prétendait vivre avec môman et ne détenir aucun patrimoine, vit en réalité dans une somptueuse propriété entourée de hauts murs à Bandol, une des villes les plus chères de l'Esterel.

UN YACHT

On découvre également qu'il est copropriétaire d'un yacht somptueux. Son associé dans l'affaire étant le fils du sénateur Caillavet, grand promoteur de l'euthanasie...

ASSOCIES

Or, curieusement, un autre promoteur de l'euthanasie est Schwartzenberg, le cancérologue politicard ex-larbin de Tapie le fameux yachtman.
Comme dit ADG, le cancer fait décidément vivre plus de gens qu'il n'en tue.

CONNEXION

Autre révélation : Crozemarie, qui se prétend "ingénieur conseil", percevait des honoraires pour des études sur divers sujets de la part d'une société qui, par ailleurs, fournissait à l'ARC le papier nécessaire à ses formidables mailings de dizaines de millions de prospectus...

BENEFICE

L'ARC, présidée par Crozemarie, achetait à la société intermédiaire employeur de Crozemarie. Le papier était facturé vingt mille francs la tonne alors qu'il avait été payé moins de cinq mille francs. On se demande vraiment où passait la différence.

PRIX FORT

Autre exemple : la seule mise en page de "Fondamental", revue de seize pages publiée par l'ARC, était facturée six cent mille francs ! Alors que, dans la presse, le tarif le plus élevé pour ce genre de travail ne saurait en aucun cas dépasser cinq mille francs par page.

POUR RIRE UN PEU : CE QUE « PENSENT » LES JEUNES SOCIALISTES

Au mois de décembre dernier s'est tenu à la Faculté des lettres d'Orléans le deuxième congrès du Mouvement des jeunes socialistes. Réunion très fermée, comme on l'imagine, à laquelle, pourtant, quelques individus sans scrupules appartenant au Front national de la jeunesse ont pu assister en s'infiltrant dans les lieux (ces jeunes fâchistes ne reculent devant rien !).

Pire : non contents de s'inviter en un lieu où ils n'étaient pas bienvenus (pensez à la tête du doyen si le FNJ prétendait organiser un congrès dans les locaux de la fac !), les militants du Front de la jeunesse ont emporté les documents qui leur ont été remis et notamment le "Texte d'orientation proposé à l'unanimité par le Conseil national".

Pas moins...

Les lecteurs du "Libre Journal" vont donc pouvoir être informés de la pensée politique des jeunes socialistes en mouvement.

Que veulent-ils donc, ces gamins roses ?

Eh bien, d'abord, ils constatent que "la droite au pouvoir n'a rien compris à la colère et aux revendications des victimes du système dominant".

Les "victimes du système dominant" étant, on vous explique puisque vous n'êtes ni jeune ni socialiste, les fonctionnaires, ces modernes esclaves contraints d'être présents au bureau sept heures par jour, cinq jours par semaine, ce qui leur donne à peine le temps de faire la grève payée pour la semaine de trente heures, le mois de quinze jours et la retraite à cinquante ans.

Ensuite, nos jeunes socialistes remarquent que, "au cœur même de l'Union européenne, la préférence nationale connaît un succès inquiétant", ce à quoi ils proposent, comme remède, de "dissocier la citoyenneté et la nationalité". Simple, non ?

Ils déplorent aussi que "l'uniformisation et la relativisation du fait culturel (sic) menacent ce lent processus qui fait les valeurs d'une société et l'identité d'un pays" et que la "mondialisation, les lieux de décision et de pouvoir échappent de plus en plus à la sphère politique et au contrôle démocratique".

Là encore, ils ont la solution : "transposer au niveau européen une souveraineté qui ne peut plus s'exercer dans le cadre national".

En somme, ces jeunes intelligences dénoncent d'une même voix ceux qui refusent le métissage culturel et ceux qui en profitent. Et proposent de les combattre en leur donnant le pouvoir.

C'est ça, la cohérence socialiste !

Autre exemple : d'une même voix encore, les jeunes PS exigent un "parlement plus représentatif des courants d'opinion dans la société" et condamnent, depuis les locaux de la fac, la distribution de "tracts et affiches vecteurs de l'idéologie nationaliste".

Autrement dit, tous les courants d'opinion doivent être représentés sauf le nationalisme, "démarche politique qui conduit à la victoire du FN à Toulon, à l'épuration ethnique à Sarajevo ou aux incendies de foyers d'immigrés à Dresde" (pas un mot sur la responsabilité des nationalistes dans les inondations au Bengladesh).

Mais, qu'on se rassure, tout cela va s'arranger.

En effet, assurent les jeunes socialistes (qui devraient sortir plus souvent des beaux quartiers), "l'intégration est globalement en marche".

En somme, un document bien réconfortant qui démontre qu'au PS comme ailleurs les traditions sont sauves : les jeunes sont aussi abrutis que leurs anciens.

Et c'est ainsi...

par ADG

L'homme de goût(4)

Croq'50 des cannibales océaniens - Exemple brésilien - Succulence et grandeur consécutives de l'homme.

S'il fallait d'une phrase résumer les trois précédentes chroniques, toutes consacrées au phénomène si méconnu et trop souvent décrié de l'anthropophagie, nous dirions avec les éminents auteurs cités que, si l'homme est bon, le cannibalisme ne peut pas être tout à fait mauvais. Et vice et versa.

En revanche, il ne faudrait pas croire que cette pratique, qui consiste à tellement aimer son prochain qu'on en reprendrait bien une petite portion, soit limitée à l'Océanie. Certes, énumère Rienzi ***« les naturels de l'île d'Ombaï, les tribus noires de Timor, les Dayas de Kalémantan, les Alfouras de Maïdanao, les Battas de Soumâdra, les habitants de Noussa-Laout, quelques tribus célébiennes et javanaises mangent parfois le cœur de leurs ennemis »*** mais il ne faudrait peut-être pas généraliser, même s'il ajoute :

« Dans l'Australie on retrouve l'anthropophagie chez les naturels les plus abrutis de Port-Western (...) ainsi que parmi les nombreuses peuplades tannées ("tanné" est d'un assez joli goût) ***de la Nouvelle-Zéeland, les tribus noires de la Nouvelle-Calédonie, des archipels de Salomon, des Nouvelles-Hébrides et de la Louisiade. Dans la Polynésie, les cannibales les plus féroces sont les naturels de l'archipel des Vidis ou Fidji, surtout ceux de l'île Naihi-Levou, les naturels des archipels de Samoa et ceux de Nouka-Hiva (...). Les naturels de Malilegotot, dans le groupe oriental de l'archipel des Carolines, et ceux des groupes de Repith-Urur et de Palliser, sont anthropophages, et les habitants des archipels de Tonga*** (ouh ! Lomou...) ***ou des Amis, et de Peliou ou Palaos*** (à moelle ?), ***les plus humains et les plus réservés des Polynésiens le sont également, malgré les éloges exagérés que leur ont prodigués Cook*** (le bien nommé) ***et Wilson. Les habitants de l'archipel de Taïti n'y ont renoncé que depuis environ un demi-siècle »*** (publié en 1836, fais gaffe, Gégé !).

On sait que l'Afrique a produit également sa sérieuse collaboration à la cause gastronhommique mais l'Amérique du Sud y a aussi apporté sa contribution, ainsi que le rapporte la chronique des Jésuites au Brésil :

« Un jésuite portugais, Simon de Vasconcellos, trouva un jour une femme brésilienne, d'un âge très avancé, qui était à l'article de la mort (qu'on se rassure tout de suite, le père Simon ne va pas boulotter la mémé et, d'ailleurs, mon directeur m'a explicitement défendu de bouffer du curé dans ces colonnes). ***Après l'avoir instruite, aussi bien qu'il lui fut possible, des vérités du christianisme, et s'être ainsi occupé du salut de son âme, il lui demanda si elle avait besoin de manger, et quelle espèce de nourriture elle pourrait prendre. "Ma mère, lui dit-il, si je vous donnais un morceau de sucre, ou une bouchée de ces bonnes choses que nous avons apportées d'au-delà des mers, croyez-vous pouvoir les manger ?" — "Ah ! mon fils, répondit la vieille, nouvellement convertie, mon estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliment. Il n'y a qu'une seule chose dont je pourrais goûter. Si j'avais la petite main d'un petit garçon "tapouya", je pense que j'en grignoterais les petits os avec plaisir... Mais, par malheur, il n'y a ici personne pour en aller chasser un et le tuer pour moi". »***

Nul peuplade, en vérité, n'est à l'abri de cette goûteuse coutume et on me rapporte même -mais sans encore m'en avoir envoyé les preuves- qu'elle se pratiquait chez les aborigènes toulonnais *. Nécessité protéique (à Tahiti, les périodes de disette étaient appelées "saison à manger de l'homme") ou dimension sacrée de l'appropriation de l'âme par ingestion de son corps, il est à peu près acquis que nos ancêtres étaient anthropophages et, de nos jours encore, certaines affaires de "serial-killer" ressuscitent ces pratiques, sans parler du Japonais qui faisait sashiminette ou des rescapés du crash des Andes qui remirent au goût du jour les alléchantes anciennes histoires de naufragés amateurs de tendres mousses.

Nous conclurons la fois prochaine et il sera ainsi définitivement prouvé que, si l'homme est grand, encore faut-il qu'il soit aussi goûteux.

(A SUIVRE)

Stratégies

Carnets
par Perre Monnier

Expliquez-moi. Un principe sacro-saint de l'investigation veut que toute mise en cause ait pour raison d'être un "mobile". Dans tous les cas. Sauf en ce qui concerne le Front national, contre qui l'accusation est toujours gratuite, abstraite et privée de référence à un mobile explicite : "Pourquoi l'accusez-vous, sans la moindre justification, de fascisme, de nazisme, de xénophobie, d'antisémitisme ? — Je ne sais pas. Dans les médias, on me dit de l'accuser. Alors je l'accuse. C'est tout."

Pour illustrer ce qui précède : des enseignants du collège Jean Giono écrivent, à propos des activités de la municipalité FN d'Orange, qu'ils "s'opposeront à toute application d'une idéologie fondée sur des données racistes exécrables dont la préférence nationale est l'exemple le plus criant". C'est là le type même du raccourci contradictoire dans ses termes. La nation est, par nature, par définition, par essence, le contraire, la négation du racisme. La nation française est un chef-d'œuvre d'unification : rassemblement de Bretons, de Lorrains, de Basques, d'Auvergnats, de juifs, d'Arabes,d'Antillais, de Provençaux, de Picards et de tant d'autres. Pour associer dans une phrase les formules "données racistes" et "préférence nationale", il faut être d'une ignorance encyclopédique ou d'un abrutissement rédhibitoire... Et ce sont des enseignants !

Le grand événement social et politique de notre époque est le ralliement des travailleurs à la cause de la Patrie à travers le Front national. Pour eux, l'Internationale est de moins en moins le genre humain. C'est dans le cadre de la Patrie retrouvée qu'ils luttent et avancent. Et ça, les connards d'en face, ça les emmerde !...

A ceux de mes lecteurs qui penseraient que, parfois, je m'exprime avec grossièreté, je tiens à faire savoir que j'ai reçu une très bonne éducation mais, aussi, que j'ai su très vite à quel point, pour me faire comprendre, il valait mieux appeler les choses par leur nom.

par Henri de Fersan

Soudan : le régime aux abois...

(première partie)

Condominium anglo-égyptien jusqu'en 1956, le Soudan est le plus grand pays d'Afrique, avec un peu plus de 2,5 millions de kilomètres carrés, dont les deux-tiers de désert. Les deux tiers nord du pays sont peuplés de musulmans arabes et bedjas (les arabes le long du Nil, les bedjas le long de la mer Rouge), le reste étant peuplé de Noirs chrétiens que les musulmans considèrent comme des esclaves. Les Noirs se répartissent entre nilotiques (ethnies dinkas, nouers, anouaks, shillouks...) et soudanais (Zandés, Mourlé, Komas, Bertas, Fours). La population du Soudan semble être de 25 millions d'habitants. Récemment, une intense activité diplomatique s'est déroulée dans la capitale soudanaise, de même qu'à Asmara, capitale de l'Erythrée mais aussi de la résistance noire. Fin décembre 1994, le Soudan et l'Erythrée sont entrés quasiment en état de guerre, échangeant des tirs d'artillerie lourde. Reprenant une bonne vieille tradition de la guerre froide, la junte islamique de Khartoum finance le Harakat al-Jihad al-Islami, opposition érythréenne armée. Rendant la politesse, Asmara soutient l'opposition noire... En janvier 1995, le maréchal Kadhafi signe un accord avec le Soudan pour un transit d'armes à destination des milices du seigneur de guerre somalien Aïdid. Au début du mois de février, les chasseurs chinois de l'aviation gouvernementale violent l'espace aérien ougandais pour aller bombarder un camp de la SPLA (Sudanese People's Liberation Army), la résistance noire commandée par le colonel John Garang, appartenant à l'ethnie dinka qui fut souvent trahie par ses frères de couleurs et qui contrôla en son temps près d'un quart du pays avant que le génocide de 1987 (1,5 million de morts au bas mot) ne soit lancé contre son peuple.

En avril 1995, deux visites pour la junte islamique : celle de Jacques Cheminade et, surtout, d'une délégation militaire russe. Le Soudan signa avec Moscou un accord militaire visant à l'entraînement des cadres de son armée et la fourniture de pièces détachées. A noter que cette rencontre eut lieu grâce aux bons offices de Téhéran...

En mai, le chef de la junte, le général Omar Béchir, limogea son état-major plutôt incompétent : exit le général Ibrahim Souleiman, criminel de guerre notoire, et le général Fayçal Mohamed Sanada, son adjoint ; remplacés par le général Sayyed Ahmad Sarraj et le général Mohamed Abdelkader. La ville de Juba, située au cœur de l'ethnie baris, importante métropole du sud et pouvant devenir la capitale du Soudan noir, encerclée depuis avril 1990 par la résistance, est confiée au général Farouk Ali Mohamed.

(A suivre...)

Le journal de Séraphin Grigneux

«Homme de lettres»

par Daniel Raffard de Brienne

Le 2 décembre 1995

J'ai reçu ce matin un beau petit livre dû à la plume d'un certain Monsieur Dem. Un Vietnamien, sans doute. Je suis d'autant plus flatté du bon procédé de mon anamite qu'il l'accompagne d'une dédicace qui, sans forcer dans le compliment, n'en témoigne pas moins de toute l'urbanité asiatique. Je lis : "A Séraphin Grigneux, qui n'aurait pas manqué, lui présent, de jeter une puissante lumière sur cette affaire".

Sur quelle affaire dois-je donc jeter cette puissante lumière que me reconnaît le perspicace auteur ? Je m'aperçois que le livre se présente comme une sorte de roman policier écrit pour les jeunes et les anciens jeunes. Piqué au vif, je commence mon enquête en flairant l'encre de la dédicace. Une légère odeur de scaferlati m'amène aussitôt à une première conclusion : l'auteur fume la pipe.

Puis je commence ma lecture. L'affaire se passe dans un collège religieux. Un de ces établissements dont me faisait des récits horrifiants feu mon père qui, lui, se dévoua à l'école laïque pour transformer en bons républicains des petits paysans rétrogrades. La solution me paraît alors aveuglante : il faut chercher le coupable parmi les calotins du sinistre collège. A mesure que je m'enfonce dans le livre, mes soupçons se confirment tout en se resserrant plus spécialement autour du Père économe.

Patatras ! Ce n'est pas ça du tout. Pourtant la piste était bonne. A mon avis, l'auteur s'est perdu dans les méandres de son intrigue. Il devrait reprendre l'affaire au début, sinon les Pères s'en tireront trop facilement. Mais, tel quel, le livre (1) se lit avec beaucoup de plaisir. C'est bien écrit : le style s'apparente au haut de gamme du catalogue de négritudes que je propose à mes clients.

Le 8 décembre 1995

Les grèves continuent et tout le monde en est bien ennuyé. Et d'abord Juppé. Il veut faire une petite réforme de rien, nécessaire mais très insuffisante, et tout le monde se fâche. Il faut dire que son modeste tour de vis contraste méchamment avec les promesses électorales de l'équipe Chirac.

C'était, en vrac : la retraite à trente ans, l'extinction de la fiscalité, la semaine des quatre jeudis, la Légion d'honneur au troisième avortement, et tutti quanti.

Chirac aussi est bien ennuyé. Mais très gaullien, il a filé à l'étranger. En bout de circuit, il se retrouve à Baden-Baden, comme l'Autre en mai 68. Il pourra toujours renier Juppé en rentrant.

Les socialistes sont peut-être encore plus ennuyés.

Ils craignent que Juppé ne cède et n'abandonne la réforme qu'ils n'ont jamais osé proposer mais qu'ils aimeraient bien trouver toute faite quand ils reprendront le pouvoir. Alors, si j'ose dire, ils font les gros yeux du bout des lèvres. Jospin fait semblant de soutenir Juppé. Le seul qui ne soit pas ennuyé, c'est Balladur. En revanche, les usagers (comme on dit) le sont. Mais cela n'intéresse personne. Le peuple est souverain, n'est-ce pas ? C'est donc à lui de se débrouiller. Et de payer.

Il paraît que les terroristes sont aussi très ennuyés. Sans trains ni métros, ils ne savent plus où poser leurs bombes. C'est ce que me disait quelqu'un l'autre jour, alors que, au sein d'une foule morne et résignée, nous attendions un RER qui n'est jamais venu. Un de nos voisins, un brave travailleur basané, a alors poussé un gros soupir et s'est éloigné, les épaules basses, avec sa pendulette et sa bombonne à gaz.

(1) Marc Dem, « L'enfant qui ne savait pas dormir » (Iota-com),

126 p ; 60 F.

Sous mon Béret

Le roi lion

L'homme, qui peut-être un loup pour ses semblables, a la possibilité de devenir lion. Il lui suffira de se coucher en bordure de son lit et d'étirer ses jambes velues, longuement, en bâillant d'un bâillement bruyant, aux frontières du rugissement retenu, puis de laisser pendre ses bras dans le vide, les ongles longs et jaunes effleurant parfois la moquette couleur savane. Il verra le point rouge du réveil-radio s'enfoncer peu à peu sous la pénombre des voilages, inutiles obstacles à une nuit sans lune. Imprégné de l'exquise torpeur qui envahit ses muscles, ses pattes, sa crinière, il entendra les derniers tam-tam de la Place de la Chapelle ramener vers les cases de longues files bigarrées glissant entre les bennes de la voirie. L'homme lion ronflera énormément, la gueule ouverte, pour aspirer entre ses vieilles canines le gaz carbonique échappé de la jungle. Il rêvera à la lionne qui, pour devenir femme, devra chasser... ses mauvais penchants qui la poussent à critiquer les lions quand ils vont boire ou à admirer les graciles femmes girafes immobiles dans leur attitude héronnière aux carrefours du temps qui passe. Il songera à la phrase de Roland Barthes, pour une fois lumineux, définissant deux catégories de femmes : celles qui vous rasent et celles qui vous tondent. Il souriera, d'un sourire nocturne et carnassier. Au matin, il dévorera une gazette fraîche, pleine de sang à la une, dans la clameur obsédante d'engins qui cornent. Il se vêtira d'un pantalon à pattes d'éléphant redevenu à la mode et de la veste réglementaire des gardiens du Jardin des Plantes.

Joseph Grec

Devoir de mémoire

par Henri de Fersan

Intelligentsia et Bolchevisme

(première partie)

La colonisation des organes vitaux de la France par la peste rose ou rouge ne date pas de mai 1981, ni même de mai 1968, mais de bien plus tôt. Regardez l'intelligentsia française : les Sartre, les Aragon, les Foucault, les Althusser eurent pignon sur rue et purent répandre la philosophie marxiste à l'université, produisant entre autres un Pol-Pot. On assista alors à une vérité officielle où "Tous les anticommunistes sont des chiens !" comme disait l'ayatollah du "Flore". Pour quelle cause se sont donc battus ces infiltrés ?

D'abord l'URSS, la stalinienne puis la krouchtchévienne, celle du Goulag. Ils étaient fascinés par le régime totalitaire le plus abominable et le plus meurtrier de l'histoire. Leur antifascisme n'était qu'un masque de carnaval.

Echafaudons une théorie analysant la haine soudaine de la gauche pour le petit peuple et divisons la France en trois castes, calquées sur le "Parti intérieur", le "Parti extérieur" et le "Prolétariat".

– La première caste est celle qui détient le pouvoir depuis toujours. Cette classe est celle de la grande élite : patronat, politiciens, universitaires, haut clergé, aristocratie, officiers supérieurs.

– La seconde est celle qui voulait le pouvoir, la petite élite : intellectuels de second ordre, cadres, bas clergé, officiers subalternes.

– La troisième, le petit peuple : paysannerie, prolétariat, fonctionnariat.

Ces trois classes sont une permanence historique, définie comme telle, et fondamentalement occidentale, par Georges Dumézil, dans ses multiples travaux consacrés aux Indo-européens : on la voyait jadis avec la division clergé, guerriers, artisans ; puis, sous la Révolution française, avec les nobles, les bourgeois, les paysans. La société japonaise se trouve également dans ce cas : jadis, la pyramide comprenait le Tenno (empereur), le samouraï, le paysan ; aujourd'hui, la Nippon Corporation fonctionne sous sa forme restructurée : Tenno, l'entreprise, l'employé. Même l'ordre international se définit en trois camps : puissances en place, puissances montantes, zones contestées ; un peu la "noblesse" au pouvoir et en déclin, les "guerriers" tentant de s'imposer et le "Tiers Etat" subissant les assauts des deux autres.

De 1945 à 1989, on eut l'Ouest - en place -, l'Est - tentant de s'imposer par la force - et le Tiers-Monde - au centre du conflit. Maintenant, il y a le G 7, les puissances montantes (Brésil, Inde, Chine, Indonésie, Nigeria, Turquie, Iran...) et les PMA toujours en jeux et convoités par leurs ex-camarades du Tiers-Monde.

Et toujours la catégorie des renégats, les 1-bis, qui eux seuls permettent à la catégorie 2 de triompher. Ainsi, pour la Révolution française : qui permit à la bourgeoisie de prendre le pouvoir, sinon Robespierre, un noble, Danton, un noble, Philippe-Egalité, le propre cousin du roi, Barras, un noble, Sieyès et Grégoire, des abbés ? Et le socialisme, volonté d'imposer le triomphe de la petite élite, n'est-il pas né de la volonté du capitaliste Engels et de l'intellectuel Marx, membres de l'élite reconnue ?

Les temps évoluant, les nobles ont cédé le pas aux intellectuels, les bourgeois aux cadres et le peuple est resté le peuple... La Révolution russe ne vit la victoire du putsch communiste que par la trahison des intellectuels bourgeois Oulianov ou Bronstein (Lénine et Trotski).

Quant aux jacqueries populaires de type 3, elles n'ont AUCUNE chance de réussir sans l'appui de cadres, donc de l'élite. A chaque révolution, on trouve des intellectuels : la révolution prolétarienne, le pouvoir spontané au peuple n'est qu'une chimère.

(A suivre)

Lettres de Bretagne

Nous sommes en visite à l'hôpital. Dès qu'elle entend le roulement des chariots apportant le goûter, ma mère se lève. Pour elle aussi le "méren anderrù" (goûter) est un moment privilégié !

Je gare ma voiture Place de la Duchesse Anne et nous prenons la rue Nationale pour aller au salon de thé. Pas n'importe lequel ! Non seulement celui-ci est tenu par l'arrière-petite-fille d'un employé du père de ma mère, cela crée des liens, mais elle sait, elle, que pour ma mère le café du "quatre heures" se sert dans un bol et non dans une tasse ! "Bara amonen" (pain-beurre), c'est mieux, mais la brioche ce n'est pas mal non plus, à condition qu'elle ne soit pas chaude ! Ma mère lève légèrement sa canne : "Paotz pé plah" ? (garçon ou fille). Alors là !! : pantalon brun assez serré, du genre que ma mère appelle "des juste-fesses"... Peut-être un peu fessu pour un homme ? Je me rappelle que, toute jeune institutrice dans une école maternelle rurale, à l'époque — pas si lointaine — où tous les petits garçons n'étaient pas culottés, je veux dire : ne portaient pas la culotte, j'étais assistée par une femme d'un certain âge qui avait en charge tous les problèmes matériels... Un jour, je lui dis que je ne savais pas toujours qui était garçon et qui était fille. Elle leva un sourcil étonné et me dit : "Vous n'avez qu'à leur changer de bout" ! Tout simple, il suffisait de le faire ; mais ici ? Ma mère pointe à nouveau sa canne, presque à l'horizontale. "Sellet ! Rer ur gaseg" !! (regardez ! la croupe d'une jument). J'écris "croupe" car cela est plus distingué mais, en breton, on appelle chat un chat et "ur rer" c'est un cul. C'était tellement ça ! Tellement bien vu !! Pour ma mère, c'est donc une femme qui marche devant nous. Elle s'est baissée pour ramasser quelque chose sur le trottoir ; ce faisant, le tissu très souple du pantalon s'est tendu et la couture est entrée dans la raie des fesses ! Frappant ! Une vraie croupe ! "Manque la queue pour cacher ça", bougonne ma mère...

Ce que prophétisait le petit Curé noir....

Quand nous entrons dans le salon, la patronne n'y est pas mais, avertie par une serveuse, elle arrive tout de suite ; après un coup d'œil circulaire, elle nous conduit dans un angle ; cela, c'est ce qui subsiste des années d'Occupation : "Il vaut mieux ne pas avoir trop d'oreilles autour de soi" ! Nous sommes servies, tout va bien, mais ma mère est songeuse... Puis elle me raconte que "er vam goh Guern" (la grand-mère de Guern) disait que "er bel gig du" (le petit prêtre noir) avait prédit : "Digoéh e hrei un amzér hag er merhed um huiskei el er baotred" (il arrivera un temps où les filles s'habilleront comme les garçons)" ; elle continue : "Tout à l'heure, nous ne savions pas si c'était un homme ou une femme qui marchait devant nous". Songeuse à nouveau, elle reprend : "Er bel gig du" a prédit aussi : "Arlerh, arriù e hrei un amzer arall hag e vo ret d'er baotred krimpetal ba gué aveit achap dor er merhed" (après, arrivera un autre temps où il faudra aux garçons grimper dans les arbres pour échapper aux filles) et ma mère d'ajouter : "Mar chomei gué" !! (s'il reste encore des arbres). Nous étions en plein remembrement ! En plein arasement des talus... Des arbres arrachés s'entassaient aux bords des champs, aux bords des chemins et même aux bords des routes. Sommes-nous en passe d'aborder la deuxième phase de la prophétie ? Je vous fais juge.

Un jeune homme est EOR à Coëtquidan. Sa dulcinée est étudiante à Rennes. Elle a une chambre dans la Cité universitaire mais, c'est elle qui raconte : Cette Cité est bruyante comme pas possible ! Des portes qui claquent ! Des interpellations et des cavalcades dans les couloirs ! Elle n'arrive pas à se concentrer ! Elle ne peut pas bûcher là-dedans. Alors ? Très simple ! Elle va à Coët dans la chambre de son... puis-je écrire "chevalier servant" ? Oh mais ! Attention ! Elle est discrète ! Très très discrète !... Jamais, jamais elle ne se risque dans le couloir sans bien vérifier qu'il ne s'y trouve personne !! Elle termine en me disant : "Je ne sais pas ce que vous penserez ?"... Si, tout de suite : "Le-plus-grand-mal !"

G.F.

LA POUBELLE OBS SE DEVERSE SUR TOULON...

Par Henri de Fersan

Le directeur de la communication de la ville de Toulon l'avait spécifié dans une missive aux vieux nazis rouges de "Charnier Hebdo" : "La municipalité toulonnaise est chargée du ramassage des ordures et non de leur sécurité."

Dans cette perspective, la rédaction de l'hebdomadaire de la gauche caviar "Nouvel Obs" crut bon de laisser en dépôt dans la préfecture du Var une dénommée Chantal Rudder. La notion de service (salubrité ?) public n'étant pas un vain mot à Toulon, le ramassage eut lieu... En récompense, les Toulonnais eurent le droit à sept pages de haine la plus ignoble.

Analyser toutes les saloperies débitées à la ligne par cette "journaliste" dont les initiales, coïncidence sinistre, sont les mêmes que celles de la Gestapo cubaine, reviendrait à recopier son texte in extenso. Rudder a passé trois semaines dans la préfecture varoise, c'est notre seul point commun. Soyons plus intelligents que les gens du "Nouvel Obs", ce qui ne sera pas très difficile, et essayons de comprendre le message que veut faire passer à ses camarades de la gauche friquée et fliquée la susdite.

En fait, cet article révèle la mauvaise conscience de la gauche. L'auteur projette sur le Front national la vision de sa propre abjection et de sa lâcheté maladive qui la pousse à refuser d'admettre ses crimes. Rudder affiche une petite cinquantaine. Elle a eu vingt ans en mai 68.

Le transfert, la projection de tous les péchés du monde sur le Front national devenu un bouc émissaire permet à la gauche de se déculpabiliser des fantômes qui la hantent.

C'est l'œil de Caïn qui hante Rudder et ses pareils.

Charger le Front c'est se déculpabiliser, "faire un transfert", comme disent les personnages de Bretecher. Montrer les nationalistes du doigt, les marquer de la rouelle. Eros et Thanatos, comme on le dit chez les psychiatres, corporation qui fournit en vrac des lecteurs au "Nouvel Obs" et des experts aux Einsatzkommandos.

Cinq millions d'électeurs ravalés au rang d'objet, d'exutoire à un ramassis de ratés. Rudder abomine ces gens-là ; cette France, la France, elle la hait. Elle ne peut la supporter qu'humiliée, pervertie, vaincue, l'analyse stylistique le prouve. Elle veut revenir à 1944, à l'Epuration. Elle les tuerait si elle en avait le pouvoir. La photo page 16 le révèle. A droite, Rudder, la lippe haineuse, le regard dur, le doigt tendu comme les procureurs staliniens des grandes purges. A gauche, recevant le choc de plein fouet, comme fouetté par la haine, abasourdi, le maire-adjoint à la Culture Louis Soccoja, un pied-noir littéralement adorable, chaleureux comme le simoun de là-bas.

Quand Rudder ouvre les yeux, elle couche ses fantasmes meurtriers peuplés de haine, d'exclusion, de négation, de déportation... elle ne supporte pas le portrait qu'elle fait des gens du Front national, ce n'est pas d'eux qu'elle parle. Elle s'en moque, ils n'existent pas à ses yeux. Ce sont des objets. Elle ne fait que dépeindre son image dans le miroir, nous parler de sa propre noirceur...

Trois cibles pour Rudder, trois cibles choisies selon les critères mêmes du racisme fondamental, non pas pour ce qu'elles font mais pour ce qu'elles sont.

Coupables de troubler la conscience encrassée de leurs tourmenteurs : Louis Soccoja, les Fraisse, Franck Giletti ; un pied-noir

fier de ses racines et directeur d'école, une famille de la droite monarchiste et catholique et un jeune patriote qui refuse l'embrigadement et la décadence. Le travail, la famille, la patrie...

LA HAINE ANTI FRANCAISE

Quel crime les Soccoja, Louis et Eliane, ont-ils pu commettre ? Celui d'avoir survécu, tout simplement.
Rudder est pied-noir, de Tunisie ; mais elle a sombré corps et âme dans le tribalisme. Avant qu'un triste matin de juin le soleil ne se fût brusquement éteint, juifs, pieds-noirs et Arabes vivaient en bonne intelligence. La guerre d'Algérie, voulue par les intellos de gauche, a tout détruit. En 1830, les Séfarades avaient appelé les Français pour conquérir l'Algérie. En 1980, ils inversent leur alliance, préférant une chimérique solidarité sémite à un front commun contre l'Islam. Rudder rejoint la liste des grossistes de la haine antifrançaise, des renégats de la vingt-troisième province : Hanin, Lévy, Daniel, Halimi, Bruel... Le mérite est d'autant plus grand à ceux qui refusent cette conception ethnique et défendent les mêmes valeurs qui portaient les combattants de l'Algérie française, comme Jean-Pierre Cohen ou Fernand Teboul.
Rudder crache sa haine à la figure des pieds-noirs ! Une haine secouée de sous-entendus, imprégnée, trente ans plus tard, des saloperies de cette vieille canaille de Defferre, qui appelait à jeter "les pieds-noirs à la mer..."
Elle consacre aux "braves gens du Cercle national des Rapatriés" trois colonnes ignobles. Les guillemets ne sont pas là par hasard. Pour le "Nouvel Obs", les gens du Front national sont ce que les nazis appelaient "des vies indignes de vivre". Rudder nie tout, salit jusqu'au bénévolat, ricane des souffrances inscrites au fer rouge dans la mémoire de ces exilés dans leur propre patrie. Elle a, là-dessus, des mots qu'elle n'oserait jamais, s'agissant de la souffrance des juifs.
Le crime des Soccoja, c'est d'être des pieds-noirs debout, pas des collabos du FLN façon Jean Daniel, patron du "Nouvel Obs". Des nazis, les Soccoja ? Il faut être pourrie de méchanceté comme une Rudder pour oser l'écrire.
Je me souviens, moi, de ma première réception toulonnaise. La première élue à venir me voir, moi, le Parigot exilé en Provence, c'est Eliane Soccoja. Avec beaucoup d'humour et la chaleur de là-bas, elle me parla de la politique locale. Il y a chez les pieds-noirs cette gentillesse, cette fraternité pionnière que l'on retrouve chez les békés et les caldoches. Dans le cœur des pieds-noirs, il y a toujours de la place pour un ami de plus. Raciste, Soccoja ? Lui qui a instruit des générations de petits Arabes, cette jeunesse algérienne dont l'avenir a été assassiné par la mafia corrompue et marxiste des amis de Bensaïd et de Rudder ?
Louis Soccoja a évoqué le calvaire des pieds-noirs chassés de leur pays. Rudder l'accuse de ruminer une vendetta. Bien sûr, le "Nouvel Obs" trouva, en son temps, parfaitement justifiée la purification ethnique polonaise et russe qui massacra trois millions sept cent mille civils allemands de Poméranie, de Prusse orientale, de Bohême et de Silésie...
Rudder s'indigne qu'aux yeux des pieds-noirs la guerre d'Algérie ne soit pas finie ; que ces colonialistes indécrottables osent prétendre au devoir de mémoire.
Selon Rudder, évoquer le martyre des pieds-noirs, le génocide harki, c'est vouloir la vendetta. En fait, elle ne veut surtout pas que l'on rappelle cela, la rédaction du "Nouvel Obs" y a trop collaboré. Elle n'est pas tranquille, elle a peur qu'on lui réclame des comptes. D'où, entre parenthèses, sa solidarité avec les vieilles badernes criminelles de l'Europe de l'Est dont le "Nouvel Obs" se réjouit du retour, repeints en rose démocrasse. Il y a des crimes dont on n'a pas le droit de parler car les coupables, et leurs amis, courent toujours.

POUR CRIME DE CATHOLICISME

Quel crime la famille Fraisse a-t-elle commis ? Celui d'appartenir à cette France catholique que le "Nouvel Obs" exècre.
La photo montre une bien sympathique famille, comme on en voit le dimanche sur le parvis de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Le père a la distinction

très vieille France ; on l'imagine officier de cavalerie. La maman incarne l'idée que l'on se fait de la mère de famille exemplaire, veillant à l'éducation des enfants et à la bonne marche du foyer. L'héritier a le regard fier du jeune Français attaché à Dieu et à la patrie, une allure que l'on retrouve chez les saint-cyriens. La demoiselle a la fraîcheur et la spontanéité que l'on constate dans l'élite des cadettes de France que sont les Scouts d'Europe et le MJCF, ce mélange si particulier d'enthousiasme juvénile et de sérieux. Même le chat qu'elle tient en mains a quelque chose que n'auront jamais les journalistes de l'"Obs".

Quant au décor de leur logis, il montre une certaine modestie, presque monastique, loin du clinquant tape-à-l'œil et vulgaire des luxueuses datchas des apparatchiks de la gauche caviar. Il est évident qu'avec de telles vertus Rudder les a immédiatement détestés. Crime suprême à ses yeux, ils sont catholiques de tradition et monarchistes. Là aussi, ils dérangent le "Nouvel Obs", pour trois raisons : culturelle, historique, morale. Encore le poids de la culpabilité.

• Culturelle, d'abord, car ils incarnent une famille heureuse et unie, ce modèle parfait que les "intellectuels" voulaient abattre. Aux premières loges de la lutte antifamiliale, les journalistes de l' "Obs" ont pu constater, avec l'explosion des divorces et les troubles qui s'ensuivirent, combien leur idéologie était un échec. Par un phénomène connu des psychiatres, ils ont projeté leur haine sur le modèle parfait qu'ils enragent de voir réussir là où eux ont échoué. Morbidité, politique du pire, bien dans la tradition de l'hédonisme, de l'ego matérialiste de la gauche : puisqu'on ne peut pas contrôler, on détruit. Détruire la famille, ce havre qui empêche la société modèle "1984", le règne de l'ultra-individualisme, de la société du fric roi. Finalement, les fils à papa dégénérés de 68 ont fini, comme tous les convertis, par devenir les Torquemada d'une société de consommation qu'ils voulaient détruire, au moment où celle-ci décline. Ce n'est pas de leur faute, ils ont toujours eu un train de retard. Marxistes au crépuscule de la classe ouvrière, ils ne pouvaient que devenir égoïstes à la fin des Trente Glorieuses.

• Historique, ensuite. Catholiques et français toujours, les Fraisse incarnent ce qu'en d'autres contrées on appellerait des Chouans. Encore la culpabilité historique, qui explique l'hystérie de Rudder brandissant le spectre d'une République menacée dans ses voleurs, pardon, dans ses valeurs. Les Fraisse, dans l'inconscient collectif de l' "Obs", c'est le Vendéen que l'on a massacré avec toute sa famille, que l'on a fait brûler vif dans ses églises ou dans les fours crématoires, que l'on a voulu gazer, dont on a fait des pantalons avec la peau. C'est cet autre que l'on a exterminé parce qu'il était différent, au nom d'une supériorité culturelle, comme d'autres, plus tard, parleront de supériorité raciale... Les Fraisse incarnent la mémoire d'un génocide républicain face à des gens s'en réclamant et qui refusent de demander pardon, toujours persuadés de leur supériorité. Toujours la même haine des gens ne pensant pas "correct", des "vies indignes de vivre"... Chouans et Vendéens en France, Koulaks en Ukraine, le fameux mythe du complot "réactionnaire", "clérical", "bourgeois", accommodé si souvent par le "Nouvel Obs" quand il s'agissait de justifier les génocides commis par ses amis à Pnom Penh, à Hanoi, à Saigon, à Pékin ou à Alger... N'oublions pas que des millions de Chinois, de Vietnamiens, de Cambodgiens, d'Africains et d'Arabes ont été exterminés sous les applaudissements des Daniel, Lacouture, July, Geismar, Cohn-Bendit...

• Morale, enfin. Les catholiques de tradition incarnent la morale. Comment l' "Obs" pourrait-il les admettre, ce journal qui se maintient à flots grâce au Minitel rose, qui compta dans son comité directeur Guy Sitbon, caïd du porno-business, enrichi sur le commerce des pulsions animales dont on sait, depuis l'affaire Théodore Bundy, la grande res-

ponsabilité dans les crimes d'enfant ? Les Fraisse sont heureux sans avoir à recourir aux paradis artificiels, à la drogue ou à la débauche dont use et abuse la gauche caviar. Et cela, l' "Obs" ne peut le tolérer. Par jalousie, bien sûr ; par mauvaise conscience, aussi.

LA MEMOIRE INTERDITE

Quel crime a commis Frank Giletti ? Simplement d'être un jeune qui refuse la politique d'abêtissement, un rebelle, un vrai.

Là, on quitte la mauvaise conscience pour passer directement à la jalousie, à la rancœur, à la haine. Bien sûr, Rudder l'accuse de tous les maux. Pour elle, les jeunes militants du Front sont d'un "archaïsme des plus éculés". Alors, moderne, elle évoque la Saint-Barthélémy que Franck est soupçonné de vouloir rayer de l'Histoire. Belle leçon de déontologie de la part de gens qui ne veulent pas que l'on parle de la guerre de Vendée, de l'Epuration, des massacres républicains de la guerre d'Espagne, des crimes de guerre soviétiques et de ces heures sombres-là ; celles où c'est l'intelligentsia de gauche qui éteignait la lumière.

Et de citer l'inénarrable Cyrulnik, vieil agité du bocal, qui vaticine, justifiant tous les terrorismes contre la recherche historique : "Le révisionnisme systématique, c'est le langage de tous ceux qui veulent s'emparer du pouvoir. Il s'agit d'une préparation de guerre."

Frank Giletti, un belliciste ? Jugeons sur pièce... Avec lui, on se tutoie d'emblée, on sympathise sur l'heure et, au bout de cinq minutes, on parle comme si on avait milité dix ans ensemble. Le benjamin du conseil municipal prend les choses avec philosophie. La journaliste — est-ce étonnant ? — a déformé ses propos quand elle ne les a pas carrément inventés. Il va de soi que le jeune responsable du FNJ 83 est détesté par Rudder. Il est l'illustration même de son échec. La génération 68 avait tout et s'est acharnée, avec un plaisir malin, à tout foutre en l'air. Rudder compare la "love generation" qu'elle est censée incarner, la génération qui adula Pol-Pot et Mao, à la prétendue "génération de la haine".

PRETS A TOUT CONTRE LE FRONT

La détestation exhalée par Rudder est une réaction typique de bas-bleu aigri, qui ne supporte pas de voir les autres réussir là où elle a échoué. Le peuple qui a rejeté la révolution gauchiste aspire au changement frontiste. Alors, il faut dissoudre le peuple, comme disait Brecht. Rudder n'a que le mot de démocratie à la bouche ; mais, la démocratie, c'est comme la bagatelle, plus on en parle, moins on en fait.

Rudder, c'est la bourgeoise de la chanson de Brel, qui dînait chez la Monthalant en 68 et fréquente maintenant l'hôtel des Trois Faisans... Tant que la gauche gagne, on la voit mielleuse, onctueuse, rose bonbon et bonbon rose... Mais, le sort des urnes lui est-il défavorable et voilà sa vraie nature qui réapparaît comme une maladie chronique : haine, intolérance, sectarisme, dénigrement systématique de l'adversaire, création d'un mythique péril menaçant des valeurs auxquelles on a cessé de croire, si tant est que l'on y ait cru un jour, le tout amenant au rouge sang.

L'article de Rudder aurait pu être écrit dans "L'Ami du peuple", la "Pravda", "Zeri i Populit" ou "Le Quotidien du peuple". Il a été écrit dans le "Nouvel Observateur". Il y a maintenant des gens à Toulon qui sont marqués d'une étoile jaune en forme de flamme. Les lecteurs de l'hebdomadaire croient maintenant connaître la réalité toulonnaise. On leur a donné des noms, des victimes, comme dans les plus ignobles torchons nés dans le fumier de l'Epuration.

Voici ce que dissimulent les pensées de Rudder : les dernières cartouches de gens aux abois, morts de trouille d'avoir à rendre des comptes, refusant leurs responsabilités ; des gens prêts à tout pour maintenir leurs privilèges et leurs prévarications, drogués par le pouvoir et se refusant à le rendre.

Pour ça, oui, ils sont prêts à tout. A mentir, à calomnier, à salir, à dénoncer. A emprisonner, peut-être. A tuer, s'il le faut.

Ils l'ont déjà fait ; rien ne dit qu'ils ne le referont pas...

H. de F.

C'est à lire

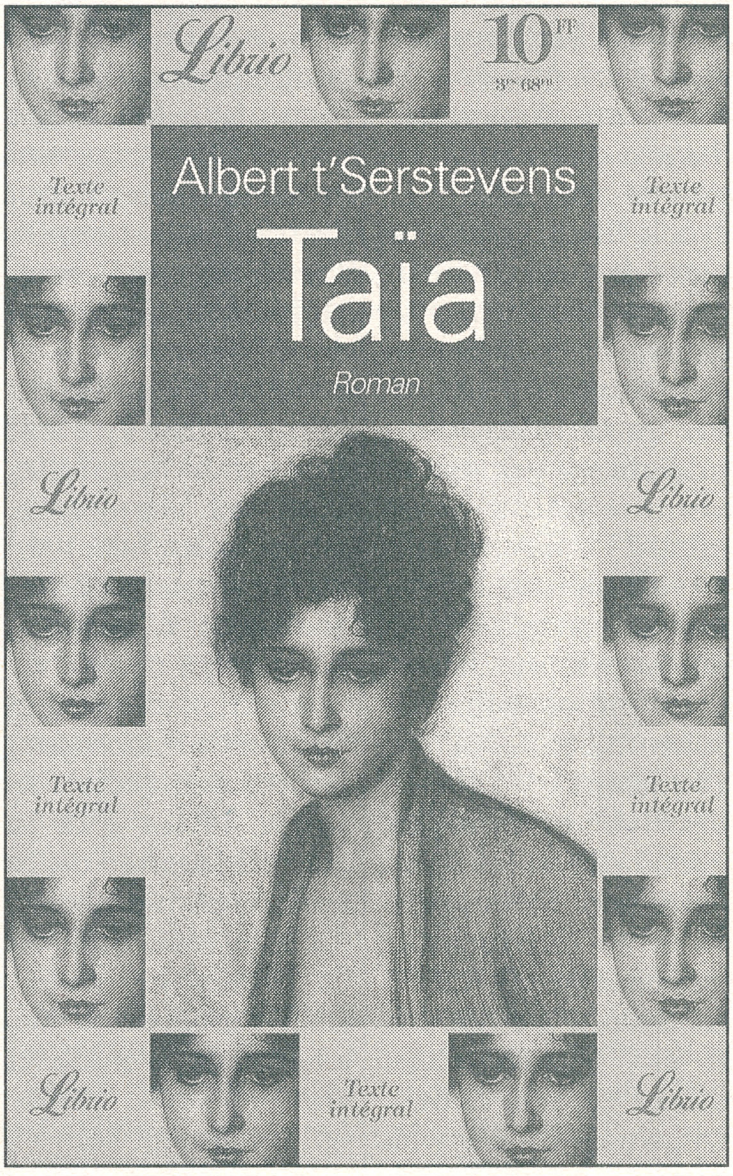
Vidéo

« MOTHER'S BOYS »
Film de Jack Freedman, avec Jamie Lee Curtis
Un père de famille que son épouse a abandonné depuis plusieurs années est sur le point de se remarier. Malheureusement, la mère de ses trois enfants, qu'elle n'a jamais élevés, surgit et revendique non seulement la garde des trois enfants mais également le retour à un domicile conjugal qu'elle a délibérément ignoré. Afin de briser l'idylle de son ex-mari, la jeune femme n'hésitera pas à utiliser son fils aîné dans un plan diabolique. Les multiples rebondissements de ce film de série donnent à cette histoire un rythme trépidant. Ames sensibles s'abstenir.
(Distribution : Film Office.)

« BLOWN AWAY »
Film de Stephen Hopkins, avec Jeff Bridges
Un émigré irlandais devenu policier américain, spécialiste du déminage, retrouve sur sa route un de ses anciens compatriotes, terroriste notoire et fabricant de bombes hors pair. Bien sûr, les explosions, plus spectaculaires les unes que les autres, se succéderont pendant près de deux heures mais le spectateur français ne pourra manquer de faire le rapprochement avec l'actualité de ces derniers mois sur le territoire national. Réellement angoissant.
(Distribution : Warner Home Vidéo.)

« CASPER ET LES ANGES »
Dessin animé constitué de cinq histoires
Un long métrage inspiré des aventures de Casper est dernièrement sorti dans les salles. Il convenait donc de redécouvrir les aventures sous forme de dessins animés de ce charmant petit fantôme n'ayant peur que... d'effrayer les gens. Les petits Américains connaissent ce personnage depuis des décennies alors que sa carrière en France n'a jamais permis à ce héros d'acquérir en Europe la notoriété qu'il mérite. Cette vidéocassette devrait permettre de réparer cet oubli.
(Distribution : Film Office.)

« TAIA » par Albert T'Serstevens
De Mayerling à Sarajevo, en passant par... Tahiti



Mort en 1974 à 88 ans, Albert T'Serstevens subissait depuis l'inévitable injustice du purgatoire. Ses livres n'étaient plus réédités, son nom n'était plus cité.

C'était d'autant plus navrant que ce Belge devenu français fut un très grand écrivain. Son imagination est puissante et légère. Sa plume est vigoureuse et juste. Mais, comme sa morale est aussi exigeante que son refus de la mode est hautain, comme son adresse à botter les faux culs est aussi réjouissante que son rejet dédaigneux du politiquement correct, il n'entre pas dans les calculs des égoutiers de la pensée de le faire lire aujourd'hui.

Exit, donc, T'Serstevens, aristocrate grand voyageur.

Heureusement, l'actualité aidant, un éditeur vient de le ressusciter et, qui plus est, de le ressusciter dans une collection à la portée de toutes les bourses puisque deux de ses romans sont réédités dans la collection "Librio" vendue dix francs.

Le premier est "L'Or du Cristobal", superbe évocation des aventures de flibustiers transposées à l'époque moderne.

Le deuxième est "Taïa".

"Taïa" est paru en 1928, dix ans après "L'Atlantide" auquel il fait songer parfois et, vraiment, on ne s'explique pas quel méchant sort a voulu qu'il reste à ce point méconnu. Pour l'intrigue, il vaut l'œuvre de Pierre Benoit ; pour le style, il est digne de Mac Orlan (qui fut d'ailleurs le meilleur ami de T'Serstevens) ; pour le contenu historique, il dépasse toutes les vulgarisations du temps et, pour l'effet de surprise romanesque, il l'emporte sur les plus abracadabrantes inventions de la fiction moderne.

"Taïa" commence en Polynésie, dans la moiteur odoriférante des îles. Puis,

à sa surprise ahurie, le lecteur se voit d'un coup emporté sur la côte dalmate. Il y rencontrera des Croates ensoutanés, des Bosniaques à cimeterre et des Serbes cruels, tous engagés dans d'obscurs complots (c'est sans doute la raison pour laquelle l'éditeur a eu l'idée de sortir ce livre de l'oubli).

Et, comme nous sommes en juin 1914, à la veille de la première guerre mondiale et à une portée de canon de Sarajevo, le lecteur croisera tous les personnages que l'on peut espérer voir surgir en pareil lieu dans des temps troublés. Un magnifique officier de la Royale, un espion autrichien extrêmement prussien, un autre, tout à fait russe, trafiquant de perles et virtuose du volant, un irrédentiste Serbe sujet au mal de mer et agité du bocal, un maître d'hôtel, tantôt canaque, tantôt turc, tantôt hongrois mais toujours silencieux et zélé.

Enfin, le lecteur tombera obligatoirement amoureux de l'un des plus extraordinaires, des plus fascinants, des plus adorables, des plus invraisemblables personnages de femme qui ait jamais traversé l'univers de la littérature romanesque. On n'en dira pas plus de peur de rompre par avance l'enchantement de la découverte.

Et pour conclure, le lecteur trouvera l'explication de deux des énigmes historiques les plus coruscantes du siècle : la tragédie de Mayerling et l'attentat de Sarajevo.

C'est dire si, pour 10 francs, on en a pour son argent.

« **RIC HOCHET : QUI A PEUR D'HITCHCOCK ?** »
de Tibet et Duchateau
Le Lombard ; 46 p.
Le reporter de la Rafale est une nouvelle fois plongé dans une aventure qui va l'emmener sur la Côte d'Azur. Mais notre héros n'aura guère le loisir de se prélasser sur les plages, trop occupé à éviter les rafales de mitraillette et les coups de matraque. Les aficionados de la série ne seront pas déçus.

« **L'HISTOIRE DU CONTEUR ELECTRIQUE** »
de Fred
Editions Dargaud ; 60 p.
Le créateur de Philémon, du petit cirque et du corbac aux basquets publie une histoire fantastique et presque incroyable puisqu'il fait cohabiter rêve et télévision. Dessinateur et scénariste des plus originaux, Fred a tout simplement concocté un petit chef-d'œuvre.

J.-M. FÉNOT

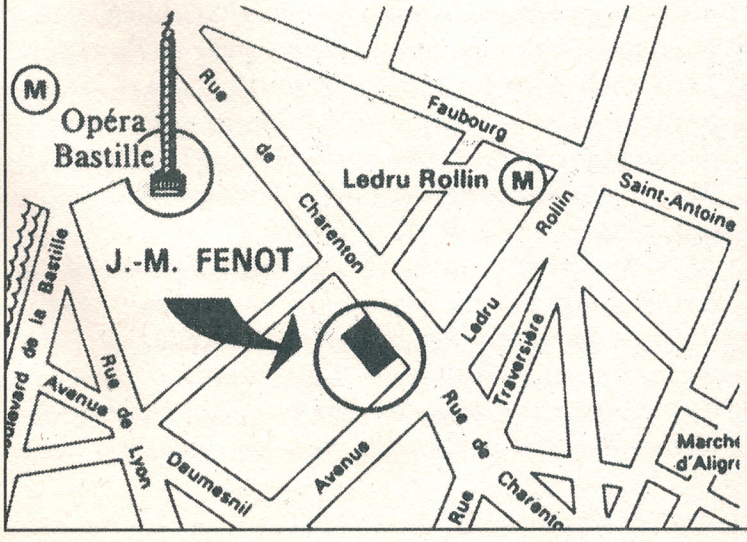
FABRICANT

Bijoux de tradition

Spécialités de Médailles et de Croix

Atelier de Joaillerie sur place

54, rue de Charenton - 75012 PARIS - Tél. 43 43 34 50



Fidèle

par

LES VŒUX DE M. TEIGNARDIER

— On parle du cancer mais je suis bien sûr que c'est du pareil au même pour le Sida et pour le Télécon, disait M. Teignardier, accoudé au zinc devant un Picon-bière, sa boisson favorite. Si on faisait les comptes, avec tout ce qu'ils nous piquent, on s'apercevrait qu'il y a davantage de gens qui en vivent que de gens qui en meurent !

A l'angle du bar, suspendu ainsi que du poisson à fumer, il y avait un poste de télé qui fonctionnait en permanence et que M. Teignardier, ce vieillard irascible, surveillait comme s'il s'était agi d'une bête fauve, aux réactions imprévisibles et dont il aurait été le dompteur attitré. Rien n'attirait pour le moment sa vigilance fouetteuse : l'écran diffusait un dessin animé japonais où les personnages, soigneusement débridés et déasiétisés, combattaient une créature de l'espace en qui il n'était pas malaisé de reconnaître un démon occidental au long nez.

M. Teignardier considérait comme au-dessus de son acariâtre mérite de s'intéresser à des gamineries.

— Vous vous souvenez des publicités de l'ARC pour nous soutirer du pognon ? reprit-il après avoir léché d'une langue étonnamment rose sa petite moustache mitée de vieux beau atrabilaire. C'était des anges avec des harpes qui faisaient la retape assis sur des nuages roses… Z'auraient mieux fait d'utiliser les frères Rapetou, ç'aurait été davantage en situation : tiens, Crozemarie, voilà cent sous, pompe-moi le vœu et garde trois francs ! Non, monsieur, c'est bien trop peu pour pomper un si gros vœu…

Il chantonnait. Le cousinage de son ulcère à l'estomac avec le Crabe le mettait de méchante tumeur et l'amertume du Picon n'adoucissait en rien ses crampes.

— Kif le Sida, pouvez être certain qu'il y en a qui en croquent un max : de la pédale qui s'enrichit pendant que les copines clabotent, du gros malin qui a déposé le brevet du Gamma milico inversé et qui touche à chaque fois en chantant "Viens voir les miliciens"… Pendant l'occupe, faut pas croire, c'était un atelier du Sentier qui fabriquait les étoiles jaunes et, pendant la Révolution, un sans-culotte se faisait du lard avec les briques de la Bastille. Tu changeras pas l'humain, il te piquera toujours tes crocs en jonc pendant que t'agonises la gueule ouverte et il viendra te chauffer ton linceul pour le fourguer au décrochez-moi-ça. Marcel Kébir, rhabille les gamins !

J'avais oublié de dire que le rade favori de M. Teignardier était tenu par un vieux Berbère timide qu'il avait rebaptisé du nom d'une de ses défaites favorites et qu'on appelait aussi "le Kabyle téléphonique" quand on venait y passer un coup de grelot. Marcel Kébir était proprement terrorisé par M. Teignardier qui affirmait voter Le Pen quand bien même sa préférence allait à Barre, méchant du type rondouillard.

— Tiens, voilà l'autre grand couillon ! expectora M. Teignardier en voyant apparaître Jacques Chirac sur l'écran tamisé par la nicotine. Vous avez remarqué, continua-t-il, que pendant quatorze ans, quand Mitterrand radinait pour filer ses vœux métaphoriques, on disait : "Tiens, voilà le vieux filou", alors que pour Chirac, instinctif, c'est "grand couillon" qui vous vient à l'esprit.

Le président de la République dévidait avec application son discours où les nœuds de la vacuité ponctuaient le néant de la pensée.

— Vous avez vu, commentait M. Teignardier, il y a le texte qui s'inscrit en-dessous, une seconde avant qu'il le dise. Pas si couillon que ça, après tout, le Jacquot, il vient d'inventer le prompteur apparent. Pas de raison que les téléspectateurs soient privés de cette invention qui rend les spiqueurs brillants et les cancres doués d'une mémoire d'oliphant. Premier discours en karakoé, tout pour que chacun, chez soi, puisse dire les couenneries présidentielles à l'unisson. Les sourds ? Un pré-texte ! On coupe le son et la France entière communie en ânonnant à l'unisson de son gourou. Le grand couillon nous la fait au Temple Scolaire, l'Elysée, c'est le Mandarom et, ce soir, c'est les vœux de Waco Chirac !

M. Teignardier, pour étayer sa démonstration, fit couper le son par un Marcel Kébir empressé et se mit à diriger la chorale des consommateurs plus ou moins avinés. C'était d'un effet comique assuré que d'entendre une dizaine de voix braillant les phrases creuses dévidées par un Chirac muet, presque aussi

au poste

ADG

rigolo que les Anglais sautillant sur place pendant le "Rule Britannia" lors des "Prom's" de l'Albert-Hall. Le discours s'acheva dans une gaie cacophonie.

— Des vœux, mézigue, j'en ai aussi..., dit M. Teignardier après avoir accepté l'offrande de ma tournée et constaté que les moujingues étaient dûment reloqués. Les points de suspension, lourds de menaces, et le regard courroucé qu'il porta vers l'écran où des publicités avaient succédé aux deux pendules élyséennes, laissaient entendre que ces vœux teignardesques concernaient la télévision. On sentait qu'il y avait conflit entre le poste suspendu par un incongru macramé et le petit homme moustachu accroché à sa chope aux reflets versicolores. Entre ces deux-là, haine et amour se confondaient, dépendance et soumission s'affrontaient, manque et trop-plein s'annulaient.

— Je ne souhaite pas une bonne santé à la télé, commença-t-il, bicause elle a besoin d'être malade. Une télé florissante, pétante de vie, grasse aux coutures, c'est une télé satisfaite et qui se laisse aller. Faut qu'elle s'amaigrisse, qu'elle perde du suif et même des couleurs. Sauf pour les reportages sur les poissons exotiques et le carnaval de Rio, je souhaite même qu'elle revienne au noir et blanc. On vit une époque terne, qu'elle suive le train de poussier, qu'elle chôme, qu'elle mendie, qu'elle briffe aux restos de la peur, qu'elle sniffe du smog, qu'elle se piquouze au sang anémié et qu'elle se traîne sur les accords de galetas. Qu'elle cesse d'habiller sa médiocrité innée dans des oripeaux arlequins, qu'elle endosse l'uniforme gris de la misère et qu'elle chausse les galoches des exclus. On a vu l'apothéose de ses amitions chamarrées : dragkouines et cupagnie, "Zozons" de Sébastien. Après ça, plus qu'à tirer les chaînes et à repeindre le plafond en livide de la pensée. Faire morne, voilà son salut, le visage pâle ira bien à sa langue fourchue. Quand elle rote d'aise comme un carré-roux, elle est insupportable, une cure de thalasso sur les brisants d'Ouessant en compagnie des soupirs des noyés, ça lui redonnera de l'âme.

M. Teignardier défiait du regard le poste dont le son était toujours coupé et où le journal télévisé étalait des plaines neigeuses de Yougoslavie, comme si l'actualité l'avait entendu. Rien ne lui plaisait davantage que l'apocalyptique et la morbidesse, le champ de cendre et la vieille fille en deuil. Il reprit son raisonnement.

— Il faut que la télé crève un peu pour revivre, qu'elle perde ses bonnes joues factices et qu'elle devienne sans codicille fixe. Fini de distraire, attristons, terminées les soirées festives, creusons les mines d'enterrement. A bas la graisse antique, allons où il y a du glas. Et surtout, oui surtout...

Nous étions suspendus à ses lèvres minces de pénible jouisseur. Il finit d'un geste étriqué la dernière lampée de son breuvage et tendit un billet chiffonné à Marcel Kébir.

— Qu'on remette Nounours à vingt heures et dans les couleurs d'origine, conclut-il.

Je m'en allai d'un air pensif. Je ne m'habituerai jamais aux gens méchants.

Sans Portée

Des sons argentins

Le tango, c'est sournois !
En aucun cas, ça ne peut être grave, mais tout de même.
C'est un peu l'histoire du veilleur de nuit qui a épousé la femme de journée.
En bref : si t'avances, si tu recules... Rien n'est facile.
Et cependant, si on se penche sur son passé (le mien est un Labrador), on découvre un monde mirifique à l'image de celui de Maître Antifer chanté par Jules Verne. Toulouse, la ville rose (rien ne nous sera épargné), les clairs obscurs (sic), les soirs sur les Minimes et un va-nu-pieds ou presque : Charles Gardes... pour lequel son talent a des frontières, hélas ! (appelez-le Achille) et des limites... Il ne supporte pas, il se sait hors du commun, il veut être reconnu. C'est un chapeau, une écharpe, une cigarette for ever, un paquebot et... au petit jour, c'est l'Argentine.
Tout un pays se reconnaîtra dans cet émigré pour l'avènement d'une révolution culturelle : le tango. Le bandonéon détrônera l'accordéon dans une explosion existentielle.
Une race faite de sangs-mêlés, de condottiere aux dents longues, s'identifie dans cette musique et nous envoie, jour après jour, ces merveilleuses mélodies parties du sud de la France qui mettront le monde au pas, au pas du tango, bien sûr.
Ces chefs-d'œuvre à quatre temps vont durer une éternité. A preuve, la cigarette qui fume toujours aux doigts de la statue de Carlos Gardel, quelque part dans un cimetière de Buenos-Aires.
Trouvez donc ce disque : "L'inoubliable chanteur de tangos" ou encore Astor Piazzola et son accordéon, accompagné de Jerry Mulligan et son saxo-baryton. Des arrangements à vous couper le souffle, celui pourtant dont il ne faut pas manquer, surtout pour danser le tango !
Comme au "Mikado" !
Hé ! les anciens : un pas en avant, deux ? Allons-y ! Mais attention : deux pas en arrière... C'était ça, la politique du tango ; n'est-ce pas, monsieur Jean-Roger Caussimon ?

DELAIGLE

CINÉMA

« Les Trois Frères »

de Didier Bourdon et Bernard Campan

Divine surprise : Les Inconnus ont du talent. Jusqu'alors leurs prestations télévisuelles et théâtrales m'avaient laissé de marbre. Dans ce film, ils font tous les trois, à part égale, montre d'un beau savoir-faire. Trois garçons qui ne se connaissent pas apprennent simultanément qu'ils sont demi-frères et qu'ils hériteront une fortune de leur mère décédée aux Etats-Unis. Leurs vies sont bouleversées et, imprudents, ils vendent la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Lorsque le notaire leur annonce qu'en raison de la législation américaine ils n'ont plus droit à rien et leur présente sa note d'honoraires, leurs existences basculent dans une cascade d'aventures désopilantes. Les tuiles successives vont rapprocher ces trois garçons dont l'un d'eux se retrouve avec un adorable gamin dont il ignorait être le père. Ces relents de "Trois Hommes et un couffin" sont fort bien venus. Les réalisateurs n'ont pas trop abusé du procédé consistant à faire dire des énormités à un gosse, effet comique assuré. Ces trois mousquetaires (ils sont quatre avec le gosse, comme ceux de Dumas) des temps modernes ne manquent ni de panache ni de générosité. Parfois amorale, cette histoire revient vite dans la ligne des bons principes. Ce film a un défaut majeur : il est furieusement français et il se termine bien... Rafraîchissant par les temps présents, c'est un grand moment de divertissement familial que nous proposent Didier Bourdon, Bernard Campan et Pascal Légitimus, trois garçons qui se mettent en quatre pour notre plaisir.

OLMETTA

Balades

par Olmetta

Champs-Elysées (suite XVII)

Le Second Empire, dans le domaine du luxe, peut être symbolisé par le flacon semé d'abeilles sculptées dans le verre, couronné d'une boule, dans lequel Pierre-François Guerlain présenta à l'Impératrice Eugénie une fraîche eau de toilette : l' "Eau impériale"... Plus tard, l'Empereur eut droit à la sienne : l' "Eau du Coq" ! Très vite, toute l'Europe des cours s'enticha du parfumeur impérial... Sissi raffolait de ses produits. Devenu riche et célèbre, le premier Guerlain, par voie testamentaire, se vengea des parfumeurs-distributeurs parisiens qui lui avaient refusé de vendre sa production à ses débuts. Il stipula que la marque Guerlain, pour la ville de Paris, ne pourrait-être vendue qu'exclusivement dans les magasins portant son nom. C'est pourquoi, encore aujourd'hui, les produits de la célèbre maison sont introuvables ailleurs que dans les boutiques Guerlain. En revanche, le plus petit parfumeur de banlieue peut les proposer... La dynastie Guerlain est toujours fière de l'élégante maison-mère réalisée par Méwés qui a marié harmonieusement le style classique et l'acier sur trois étages. La boutique est éclairée d'appliques de Diego Giacometti et la décoration de l'institut de beauté, ouvert en 1939, est l'œuvre de Jean-Michel Franck et de Christian Bérard... Ce sont toujours des jeunes filles du meilleur monde qui nous accueillent ici délicieusement, même pour l'achat d'une modeste savonnette...

Cinquante ans après, le commerce affiche un style bien différent avec le Prisunic et le Virgin-Megastore aux numéros de 56 à 60. L'immeuble fut construit en 1931, par Arfvidson, pour la First National City Bank. La monumentale ordonnance des piliers, les étages en retrait et le spectaculaire escalier méritent vraiment le coup d'œil avant de céder à la fièvre acheteuse... Au sous-sol, les "jeux-culturels-vidéo" sont présentés dans l'ancien coffre-fort de la banque... Et cela vaut le détour ! En 1777 avait été édifié ici l'Hôtel de Massa qui fut démonté pierre par pierre en 1928 et remonté rue du Faubourg Saint-Jacques pour héberger la Société des Gens de lettres... Clin d'œil du raffinement à la "culture de masse" !

A côté, le cinéma (multi-salles) Ambassade-Gaumont, qui connut les plus belles files d'attente de l'histoire du cinématographe lors de la sortie du film "Apocalypse Now", dernière grande prestation de Marlon Brando... L'avidité des promoteurs explique peut-être, au n° 34, un immeuble à l'étroite façade à peine plus large qu'une fenêtre ; l'endroit devait être agréable, néanmoins, puisque Marie Bell et son mari Jean Chevrier y vécurent...

(A suivre)

THÉÂTRE

« Occupe-toi d'Amélie »

de Georges Feydeau

Amélie est une prostituée (une cocotte) gentille qui a un amant titré, dont le meilleur ami doit, pour recevoir l'héritage de ses parents, se marier avec une jeune fille de bonne famille. Il envisage donc d'épouser fictivement Amélie. Bien entendu, rien ne fonctionnera comme prévu. Feydeau nous amuse en dénonçant les tares de la société dite "bonne" ! L'une des grandes spécialités du théâtre français était les mises en scène de l'œuvre de Feydeau qui est faite de rythme et d'astuces. Voilà qui est remis en question par Roger Planchon. Le metteur en scène a planché sur l'aspect sociologique (tu parles...) des personnages. D'un divertissement capricant il a fait une lourde machine qui traîne laborieusement sur plus de deux heures trente. Il est aidé dans cet assassinat par le célèbre décorateur d'opéras Ezio Frigerio (entre autres, La Bayadère, chant du cygne de Noureev) qui a concocté un dispositif scénique massif, baroque et clinquant. Les costumes sont à l'avenant.

Pour moi, un spectacle est totalement raté lorsqu'il suinte l'argent qu'il a coûté... et réussi quand il fait cossu avec peu de moyens. Le théâtre, c'est l'art de l'illusion. Le poulet de carton-pâte poussiéreux doit nous faire saliver à la manière dont l'acteur le déguste si l'auteur l'a indiqué comme succulent. Si le cœur vous en dit, vous pouvez venir admirer la subvention dégouliner sous vos yeux. Une grande partie de la troupe est impliquée dans cette luxueuse exhibition : Bérangère Dautun, Alain Pralon, François Beaulieu, Nicolas Silberg, etc. Tous s'ennuient avec application dans cette histoire censée nous distraire... Conventionnel, de pacotille et... sporifique. Amélie, réveille-nous !

Comédie-Française, Salle Richelieu : 40 15 00 15.

OLMETTA

Rendez à ces Arts

GEN-PAUL

Il y a peut-être des raisons politiques à cet injuste oubli dans lequel les médias, même spécialisés, tiennent le peintre Gen-Paul. Et la belle rétrospective qui lui est consacrée au musée de Montmartre, pour le centenaire de sa naissance, n'a guère eu d'échos dans les gazettes et les journaux télévisés.

Il faut dire que Gen-Paul choisissait mal ses amis. Qu'on en juge : Le Vigan, Marcel Aymé, Céline... Un Céline qui l'admirait tant qu'il ne voulut que lui pour illustrer "Voyage au bout de la nuit" et "Mort à crédit". Un Marcel Aymé qui le met en scène dans de nombreuses nouvelles et décrit son atelier.

Mais ce n'est pas tout.

Gen-Paul fuyait les milieux de l'art mondain. Dans le style ours mal léché causant l'argot des faubourgs, il ne décarre pas de Montmartre, retranché dans son atelier-bastion de l'avenue Junot, alors que c'est Montparnasse qu'il fallait fréquenter dans les années trente pour asseoir sa réputation.

Il n'est pourtant pas resté méconnu de ses contemporains. Mais on le confondait avec d'autres rapins montmartrois qui ont fait — et font encore, hélas — les délices touristiques de la Place du Tertre. Il a eu pourtant (et a encore) ses collectionneurs, tels Ava Gardner ou Kirk Douglas pour les plus connus.

Bref, il n'entre pas dans les normes, ni dans sa vie, ni dans son œuvre. La gauche ne parvient pas à le récupérer, comme elle l'a fait de Céline. Et la droite "traditionnelle", trop souvent figée dans les académismes, n'entrevoit même pas les beautés fulgurantes et les constructions pourtant réfléchies de ses toiles.

S'il faut le classer, Gen-Paul est un expressionniste. C'est-à-dire qu'il recompose les sujets qu'il peint suivant sa vision personnelle. Une vision dans laquelle le dessin est primordial — et c'est preuve d'équilibre. Il le ponctue, le rythme de traits noirs qui enclavent la couleur toujours recommencée en gestes vifs, guerriers même, jusqu'à ce qu'il obtienne la "sculpture" chromatique qui exprime un paysage montmartrois, une terrasse de café, une mère à l'enfant, une nature morte aux poissons, un musicien...

Nathalie Manceaux

12, rue Cortot, Paris XVIIIe ; tous les jours sauf lundi, de 11h à 18h ; jusqu'au 11 février.

Un jour

8 janvier 1917 La princesse Kilavoudra-Laura

Le 8 janvier 1917 mourait Clara Ward dont la vie allait inspirer la plupart des scénaristes de comédies américaines mettant en scène une héritière écervelée.

A dix-huit ans, la richissime orpheline Clara Ward, dont le père, milliardaire en dollars, avait fini ses jours dans un asile d'aliénés, était une superbe créature.

Le jeune prince de Caraman Chimay, fils du ministre des Affaires étrangères du Royaume de Belgique, en tomba fou amoureux et l'épousa. Six ans plus tard, au cours d'un dîner dans un restaurant chic, elle s'enfuit avec le violoniste tzigane qui conduisait l'orchestre, un Hongrois nommé Rigo qu'elle épousa après avoir fait annuler son union princière mais tout en gardant le titre qu'elle lui avait apporté.

Rigo dura le temps d'une czarda.

Clara le quitta pour un cheminot rencontré dans une gare, Peppino Ricciardo, qu'elle abandonna bien vite pour se jeter dans les bras d'un Levantin du nom de Cassalota.

Sur quoi, elle mourut à trente ans à peine.

A Paris, Clara Ward avait été surnommée la "Princesse Kilavoudra Laura".

On assurait, en effet, que chaque homme qui avait eu l'avantage de ses faveurs se voyait honoré d'un porte-cartes de peau orné d'une couronne princière et d'un petit drapeau américain.

Un soir, au cercle, trois beaux aristocrates sortirent en même temps leur porte-cartes. Il y eut un silence. Puis, l'un d'eux, avec le sourire, eut ces simples mots : "Eh bien messieurs, je vois que nous avons servi dans le même corps."

Le premier littérateur à s'emparer du personnage fut Abel Hermant qui la mit en scène dans "Transatlantiques", imaginant pour elle un "souper du centième amant".

Mes bien chers frères

Un nouveau produit

L'œcuménisme s'essouffle. Lassitude ? Usure ? Routine ? L'œcuménisme ne concerne que les catholiques, les protestants et les anglicans. En revanche, un nouveau produit est en promotion actuellement, c'est le dialogue interconfessionnel. Et celui-ci intéresse juifs, chrétiens et musulmans. Surtout depuis "Assise" et la Guerre du Golfe. La proposition est le plus souvent catholique. Mais, officiellement, l'initiative est municipale. Nos maires, ordonnés grands prêtres des Droits de l'Homme, ont ouvert généreusement leurs salles municipales aux réunions interconfessionnelles, leurs mairies aux expos bibliques.

Les plus naïfs, les plus bêtes, sont évidemment les cathos. L'autre jour, m'a-t-on rapporté, au cours d'une table ronde interconfessionnelle, chaque représentant des trois religions devait prononcer un discours — pardon : faire une intervention. Sur quel sujet ? Le même, toujours le même : "L'apport des religions à la Démocratie, à la paix sociale, aux Droits de l'Homme". Le catho, un laïc, fut particulièrement brillant. Il commenta — ô courage ! — le récit de la multiplication des pains. "Il y avait environ cinq mille hommes, écrit saint Luc au chapitre 9. Or, Jésus dit à l'adresse de ses disciples : "Faites-les coucher par tablées d'environ cinquante." Et pourquoi par cinquante, demanda le catho ? Pour dia-lô-guer ! Jésus est pour le dialogue interconfessionnel ; il en est même, d'une certaine façon, le fondateur.

Pour conclure, le représentant de la communauté juive prit la parole. Il éblouit tous les participants, surtout les cathos, par sa grandeur d'âme. Les Israélites sont décidément plus intelligents que nous. Il dit en substance : "Je voudrais, pour conclure, attirer l'attention sur la pauvreté de nos frères musulmans en lieux de culte. Alors qu'ils sont en pleine expansion, ne faudrait-il pas que les plus riches d'entre nous en lieux de culte, par esprit de justice et de partage, leur ouvrent leurs portes ?"

Nous sommes, en effet, riches en coquilles vides.

Abbé Guy-Marie

La Grande Guerre

A la demande de nombreux lecteurs, nous reprenons notre série consacrée à "La Grande Guerre". L'exorciste s'en est allé avec Nicolas Bonnal, mais nos plus anciens lecteurs verront prochainement réapparaître, en page intérieure, Nicolas Peregrin et sa chronique "De guerre lasse".

En janvier 1916, Paris voit apparaître, non sans une certaine stupeur, les premiers objets guerriers d'étrennes. En tête du palmarès des cadeaux à la mode : les culots d'obus. D'abord, ce sont de véritables pièces de cuivre que l'on offre comme cache-pot puis, bientôt, des simulacres de carton emplis de confiseries. On trouve aussi des bagues en aluminium, des bracelets de bronze, des colliers d'acier ouvragé. Tout cela vient du front, envoyé par des poilus qui, notent les chroniqueurs, "ont le sens du pittoresque".

En fait, ils ont surtout le sens de la nécessité. Car, dans les tranchées, point de boutiques pour faire ses emplettes. On se contente de ce qui tombe sous la main ; et ce qui tombe le plus souvent, ce sont les obus.

L'autre sujet qui passionne les Français, c'est "l'affaire des fortifications de Nancy", ou plutôt des non-fortifications. Car le pays vient de découvrir avec ahurissement que l'une des villes de l'Est les plus exposées à l'invasion n'était pas fortifiée.

Pourquoi ? demande-t-on.

La réponse montre, à quatre-vingts ans de distance, que l'incurie, la sottise de la camarilla politicienne est aussi ancienne que la démocratie.

La plus grande ville de l'Est a été laissée sans défense parce que, figurez-vous, au moment de signer l'armistice de 1870 dans cette maison de la rue de Provence, à Versailles, qui appartenait à madame Curelli, la grand-mère de Jessé-Curelli, ce distingué diplomate qui occupait Bismarck, Monsieur Thiers avait donné sa parole au nom de la France que Nancy resterait à jamais sans fortification.

Et cette parole, quoique purement verbale et consignée dans aucun protocole, fût-il secret, fut toujours respectée par les gouvernements qui se succédèrent jusqu'à la déclaration de guerre.

En 1886, le général Billot, ministre de la guerre, envisagea bien de faire construire les fortifications imaginées par Saussier, Abbatucci et Pouvourville. Mais Bismarck déclara que ce serait un "casus belli". Et quarante-huit heures plus tard, les travaux étaient suspendus et tout ce que l'on avait commencé détruit.

L'autre préoccupation, en ce début d'année 1916, c'est la mode. "Il y a donc des Parisiennes que la mode préoccupe en ces journées de guerre ?" s'étonne un moraliste. "Oui, quelques-unes", répond un chroniqueur qui s'empresse de noter que les Parisiennes qui se promènent sur les boulevards vêtues à la mode du jour "ressemblent à de véritables sauteuses de cirque".

Et de citer cette anecdote à l'appui de son appréciation : une jeune femme qui désire envoyer des colis au front est vêtue de manière si voyante et maquillée avec une telle abondance que le préposé ne lui montre pas tout le respect habituellement dû à la pratique. Le ton monte, la querelle éclate et la jeune beauté finit par traiter le fonctionnaire de balourd.

— Si moi je suis un balourd, réplique l'insulté, vous, vous êtes une grue.

Alors la jeune femme, soudain très calme :

– C'est bien, mon ami ; à présent que vous m'avez baptisée, envoyez donc ces colis à mes filleuls de guerre. Ce sont des poilus qui ne me connaissent pas mais qui ont sans doute de moi une autre opinion que vous.

Et le témoin de cette scène de rue de conclure : "Ce mot très joli rappelle un autre mot de madame de Mailly qui, après avoir été la maîtresse de Louis XV, s'était rabattue sur le repentir et la religion. Un jour, un homme du peuple qui l'avait reconnue au porche de l'église Saint-Roch qu'elle fréquentait assidûment lui décoche le mot de p... Et l'ancienne favorite royale de répondre : Mon ami, puisque vous me connaissez, priez donc Dieu pour moi."